

II-2 OU DÉMENT?

... Notre sagesse n'est que folie devant Dieu.

Montaigne, Essais , II, 12.

Sometimes, I'm up, sometimes, I'm down, aoh! yes, my Lord.

The Good Book by Louis Armstrong and Ella Fitzgerald

Tant que mes jambes me permettent de fuir, tant que mes bras me permettent de combattre, tant que l'expérience que j'ai du monde me permet de savoir ce que je peux craindre ou désirer, nulle crainte : je puis agir. Mais lorsque le monde des hommes me contraint à observer ses lois, lorsque mon désir brise son front contre le monde des interdits, lorsque mes mains et mes jambes se trouvent emprisonnées dans les fers implacables des préjugés et des cultures, alors je frissonne, je gémiss et je pleure (...). Je m'enferme au faite de mon clocher où, la tête dans les nuages je fabrique l'art, la science et la folie.

Henri Laborit²²⁵ .

Y a-t-il une autre entité qui ait autant inspiré le vocabulaire français que celle qui exprime le mental qui déraile - la FOLIE²²⁶, quoi! – bien plus riche que celui qui dénomme l'état inverse de non-folie - la RAISON- ?

Substantifs nominatifs et adjectifs qualitatifs, auxquels l'adverbe donne la notion quantitative qui fait que l'on est toujours le déraisonnable d'un un et le raisonnable d'un autre. Comment l'appeler

ce mec qui va-pas-bien, qui disjoncte « quand y-fait-très-chaud-là-haut »²²⁷ ? Fou est bien sûr le plus divulgué mais il peut être plus ou moins élégamment remplacé ou complété par cinglé, dingue, délirant, branque, siphonné, braque, azimuté, cintré, déjanté, toqué, gaga, nase, glauque, pas-net, dézingué de la cafetière, quand ce n'est pas, à l'heure de la mondialisation, louf, fool, crazy, mad, tonto, loco..., bien plus familièrement évocateurs dans le degré de progression du processus que déraisonnable, déséquilibré, aliéné ou insensé, et qui peuvent se nuancer en un peu à complètement, doux à furieux... jusqu'à ce que l'on bute sur l'extrême avec le mot glacial et glaçant d'effroi, DÉMENT.

DÉMENT et DÉMENCE se démarquent des précédents purement fonctionnels, éventuellement réversibles, par leur caractère organique et le plus souvent définitif, pour beaucoup de spécialistes auxquels on s'adresse pour un classement clinique simplifié sinon simpliste. Pourtant, comme tout ce que l'esprit peut exprimer comme variations des états d'âme est dans Baudelaire, Arthaud et Aragon, il faut bien rappeler qu'Elsa Triolet vint tirer ce dernier de sa démence, au cœur du désarroi, définitivement en apparence puisqu'il tint à mourir académicien, certes des frères Goncourt, mais nourri terrestrement chez Drouant, pas de celle qui immortalise à jeun et en habit vert, après accord du Président de la République Française, et loge quai Conti sans Romanée au menu. Il me faudra alors démêler le tien du mien pour savoir précisément si la démence est l'état basal et la folie sa démonstration sur le théâtre de l'espace humain où je vais continuer d'évoluer sur terre, ou l'inverse. On ne confondra pas bien sûr les fous avec les pauvres d'esprit, débiles, imbéciles, crétins, nanars, idiots, *stupid asses*²²⁸ ... les cons et autres connards, puisqu'il est bien convenu de tous que la folie n'a rien à voir avec la capacité intellectuelle, l'intelligence qui sait établir des liens entre les choses. Dupont-d, qui ne brille pas par une intelligence sorbonnarde, sait reconnaître quand son jumeau siamois Dupond-t se met à grésiller du trolley, expression belge que les titis parisiens ne tarderont pas à comprendre quand ils seront véhiculés en tramway de la Porte de Choisy à

la Porte de Charenton, qui, elle, conduit à un asile psychiatrique jadis très souvent cité comme référence idoine.

Il n'y a pas de monde plus cruellement pervers que le cercle hospitalo-universitaire plein-temps qui, la quarantaine sonnée, en passe une partie, à se situer, les uns par rapport aux autres, sur l'échelle de Richter du gâtisme. Répétez donc trois fois de suite la même phrase devant un collègue, pour qu'il incruste bien dans sa grosse tête le génial paradigme que vous venez de phosphorer un max, et vous verrez la réaction: *«Tiens! T'as vu Moreau, il radote maintenant, tu vois c'que j'veux dire, j'ai pas besoin d't'expliquer...»*. J'ai entendu cela pour la première fois il y a bien trente ans. Sauf à moi de devenir trappiste, je n'ai donc aucune illusion sur la capacité de mes contemporains à diagnostiquer sur moi les signes avant-coureurs d'une pathologie que j'ai constatée d'innombrables fois chez mes malades vieillissants, regrettamment parfois encore jeunes. Jusqu'à présent et de mémoire de femme sur trois générations, il n'y pas eu de cas de démence sénile dans mes antécédents directs, tant chez les Moreau-Mathieu que chez les Chabiron-Tesson.

Tous ces mondes de mon enfance moururent parfaitement conscients de la réalité de ceux qui les entourèrent jusqu'à leurs derniers souffles, même ma mère, malgré sa tumeur cérébrale, qui me réclama quelques heures avant sa fin, pour me dire quelque chose d'important que je ne saurai jamais, faute d'être arrivé à temps.

Parmi mes collatéraux les plus immédiats, apparaissent deux cas très récents, aujourd'hui décédés, de démences séniles qui se démasquèrent très tard, bien après les octantes égrenées, un âge qui impliquait qu'elles trépassent après l'an 2000. Ces personnes furent taxés de MALADIE D'ALZHEIMER, ce qui implique un diagnostic anatomique que seules des techniques d'imagerie très pointues permettent d'authentifier *in vivo* sur des stigmates microscopiques qui caractérisent la

sclérose cérébrale. Avec l'histoire instructive de la tumeur cérébrale de ma mère révélée par une confusion mentale, on comprend bien que le diagnostic d'Alzheimer - qui sonne encore aujourd'hui le glas d'une existence socialement supportable d'une vie humaine corporellement normale, sauf à sucrer les fraises, mais psychiquement incontrôlable - doit rester le résultat ultime de l'exclusion certaine de nombreuses causes de maladies organiques éventuellement curables par des traitements spécifiques. L'état de plante verte, dans les formes les plus calmes, conduit à l'isolement asilaire et au nursing aléatoire, expression la plus connue du traitement préventif et curatif des escarres cutanées, du thromboembolisme veineux et des complications urologiques de l'immobilisation continue. Exceptionnels sont les vieux pépés qui se verront alors gratifiés par la vision par devant du corps splendide de Bernadette Lafont, et je souhaite à Catherine Breillat le même bonheur devant la virilité bien membré du Rococo qu'on saura lui offrir dans de très nombreuses décennies, car je ne souhaite bien sûr pas sa mort: elle a encore beaucoup de chefs d'œuvre à nous offrir. Les accès violents, souvent imprévisibles, spécialement brutaux et clastiques pour les gens et les objets, font la majeure gravité physique de la démence précoce selon Alzheimer. Encore faut-il ne pas les confondre avec un état apparemment démentiel, employons ce mot sans doute impropre pour un puriste, symptomatique d'une hypoglycémie chez un diabétique hypershooté à l'insuline ou d'un hématome sous-dural chronique chez un vieil arsouille ayant chuté dans sa baignoire.

«C'EST QUOI LA FOLIE POUR VOUS?» Plusieurs psychiatres, ébranlés par la teneur des discours que je leur débitais quand je les consultais pour cause d'angoissants bleus à l'âme, m'ont posé la question, au moment où ce que je prenais, moi, pour de la folie n'était sans doute que le reflet dans le miroir sans tain de leur propre état mental qu'ils jugeaient, eux, normalement ordinaire.

Ma folie, c'est quand la fiction et la réalité évoluent comme des

parallèles dans la géométrie non-euclidienne de Riemann ou de Lobatchevski, quand elles se croisent dans l'espace. Allez donc dire cela à un poseur de rail marseillais et il vous traitera de fada; comme la Cité Radieuse, un chef-d'œuvre architectural de le Corbusier pour un Nordiste lyonnais, se vit transformée en Maison du Fada, pour cause d'exposition de sa façade au plein soleil du Midi provençal. Jusqu'à l'âge de vingt ans, je n'ai pas eu l'impression de vivre, ne serait-ce qu'une fois, ce que pouvait être la folie, celle qui va vous isoler du commun des mortels pensants pour cause de divergence illogique de votre destin soudain devenu funeste. Le jour de 1960 où je reçus brutalement sur le crâne la massue de mon échec définitif à l'externat de Rennes au terme d'un parcours dont je ne pouvais plus contrôler l'absurdité, j'ai d'abord ressenti un K.O. m'anesthésiant totalement, puis un temps mort d'une minute ou deux totalement vides, et enfin, un moulin, un manège, un petit vélo, un bolide infernal se mirent à tourner dans ma tête de plus en plus vite, obsessionnellement, échappant à tout contrôle de ma volonté. La folie était dans ma tête, comme, je le sais maintenant depuis longtemps, dans la tête de tous les gens ayant été poussés jusqu'au fond du désespoir. La thérapeutique autoprescrite par l'instinct vital menacé, la plus courante sinon la meilleure mieux réputé en tant que salut de l'amoureux déçu ou éclairé : LA FUITE! C'est aussi un signe de désespoir, souvent mal interprété dans notre univers consacrant la stabilité comme valeur de référence de l'individu normal.

Ont fait l'éloge Henri Laborit²²⁹, le découvreur du cocktail lytique²³⁰, un exclu lui aussi de la médecine académique qui aurait pourtant gagné à être nobélisé, et Alain Resnais, un cinéaste génial quelque peu cérébral. La fuite, oui! Mais vers où? Pour trouver quoi? La mort? Ben non! Quand la Seine, elle, elle préfère à ceux qui s'jetent à l'eau les bateaux des amoureux qui s'bécoteront sur les bancs publics jusqu'à la fin de leurs jours. Nous nous en sommes déjà entretenus, comme je pourrais vous inciter à étudier la fuite vers Varennes, la Légion Étrangère ou le Far West. Après tout, ce qui m'arrivait n'était pas plus exceptionnel que la course éperdue du lapin à travers les champs sans

trouver la lapine de ses rêves, celle de Poulidor à ne pas revêtir le maillot jaune de la Grande Boucle avant la Vuelta, celle de Diogène dans un tonneau à la recherche d'un homme improbable, celle de Grosminet à mettre un terme à l'histoire de l'insupportable Titi. Seul Lucky Luke a le pouvoir de tirer plus vite que son ombre.

«*Il n'y a pas de dissociation*²³¹ », **m'avait garanti le psychologue de Rennes consulté à ma demande expresse, puisque j'exprimais un désir parfaitement noble pour un étudiant en médecine non seulement de devenir un BON médecin mais encore davantage refuser d'en être un MAUVAIS.** Il y avait manque de pragmatisme, puisque je voulais passer par la filière de L'EXTERNAT DES HÔPITAUX, LA SEULE FORMATRICE AVANT 1968. Il y avait narcissisme exacerbé par une dramatisation hystérique puisque je voyais dans mes échecs une injustice et une atteinte à mon honneur.

Jusque-là, mon vocabulaire est compréhensible à tout candidat au bachot qui aurait le droit de rétorquer *«Ouais, bon d'accord, mais vous, vous avez eu du pot, votre bac, vous l'avez eu, vous n'avez jamais été collé à un examen de fac, vous êtes docteur en médecine... moi, si j'ai pas mon bac!!!»*. Je pourrais répondre: *«Certes, jeune homme! Mais si vous avez votre bac sans mention, vous aurez une fac au rabais... Et vous, jeune fille! Avec un bac C et mention très bien, vous, vous pourrez vous pointer du côté de Normale Sup avec plus de chance de succès que votre copain!»*

Alors, vous, êtres humains en cours d'études au lycée ou à la fac, qui vous vous suicidez, c'est prouvé, de plus en plus souvent, alors que le désespoir devrait vous insuffler son énergie à haute pression, évitez de vous trouver aux prises avec les patagons, médecins psychiatres ou non, qui assèment leurs vocabulaires barbares pour vous cataloguer dans des univers abscons, inaccessibles à la raison, affectivement et socialement carcéraux...

Hergé souffrit de troubles maniaco-dépressifs qui le conduisirent chez le psychiatre; l'angoisse devant les mots s'exprime dans ses bandes dessinées. En témoignent les «**Schizophrène! Paranoïaque!**» par lesquels le capitaine Haddock réplique aux singes hurleurs de l'île sans trésor qui le bombardent de noix de coco.

Le professeur de philo qui a des lettres va, lui, vous classer dans la catégorie « schizophrène paranoïde » si vous clamez que vous êtes le plus fort des pilotes d'astronef en route pour alpha du Centaure dans votre swatchmobile à kérosène uranisé et que vous feriez mieux de faire vos cours en queue-de-pie framboise-pistache. Vos amis et néanmoins collègues concurrents vous étiquetteront de paranoïaque dangereux, si vous vous excitez trop fort envers la hiérarchie qui refuse de vous reconnaître grandiose, en gueulant baveux que vous leur vitriolerez la tronche à la cafète. Ils l'ont dit chez Pivot, - et ça branchait beaucoup plus la femme-auteure que la supposée morne sexualité de Claude Mauriac -, pendant que Gabriel Matzneff s'occuperait du garçonnet encore pervers polymorphe, Philippe Sollers initierait votre fillette, gentille petite pucelle schizoïde, à la métaphysique du sens interdit, s'il peut glisser sa paluche d'or sous sa jupe, entre ses jambes dédoublées gainées filet de pêche à la crevette.

Le flic, au courant de votre état, suite au cycle de formation dont il vient de sortir gradé deux matraques de velours doré, et qui vous embarque pour avoir tiré un joint, tout en s'étonnant grave de votre agitation, vous dira qu'il en voit tous les jours des hystéro-maniaques dans votre genre. Rentrons dans une optique moins médicale et donnons dans le réalisme pragmatique: le lecteur de l'ALLUMEUR DE LA RAISON DU ROUERGUE vous traitera d'anarcho-fasciste barrésien, si vous menacez de vous les faire tous devant la statue d'Auguste Comte; l'échotier de L'HUMA, de romantique trotskyste à goulaguiser au knout chimique, si vous insistez à vouloir faire la grève de la faim sous une tente de survie, place du Colonel Fabien, avec écrit dessus en noir «MORT AU CONS...

ALLEZ VOUS FAIRE ENCULER PAR LE CHÉ»...

Pourquoi ces évidences truistiques exprimées sous formes de sarcasmes qui se voudraient humoristiques? Ce n'est pourtant pas le moment de plaisanter, puisque vous voulez mourir. Parce que j'ai vécu cela, soit directement moi-même, soit parce que j'ai écouté bien des misérables des deux bords du fleuve Raison arrosé de la rivière Folie. En ce qui me concerne, ma fuite vers la folie résulta de la rencontre d'un étudiant en médecine en plein désarroi, devant faire un stage de psychiatrie programmé en cinquième année, et d'un exécrationnable professeur chargé d'enseigner cette matière maudite à Rennes.

Méfions nous aussi des idées géniales, magiques! Bien entendu, ma génération dut aussi assumer l'irruption de l'antipsychiatrie.

«**Si vous êtes allergique à la psychiatrie, n'en faites pas**», me conseilla très pertinemment Cyrille Koupernik, mais vingt ans trop tard. Victor Hugo et sa famille faisaient tourner les tables dans sa maison d'exilé à Guernesey. Mon maître Maurice Deparis, après nous avoir lu LA HORLA de Maupassant, à voix haute et à la perfection, nous enseignait que, si on ne se sent pas solide des neurones, ce qui peut arriver même quand on est externe des hôpitaux de Paris, il valait mieux s'abstenir de sombrer dans l'occultisme: faire tourner les tables, histoire de tâter de la queue du chat, nous prévenait-il, n'est pas plus sain que de s'attaquer à la découverte du système universel de première espèce. Alors qu'un dimanche soir de lugubre automne rennais, mon copain Bertrand Guiomar et moi y allions pour rigoler un brin entre deux sous-colles, je rentrai terrifié pour des lustres après avoir vu Christopher Lee dans le premier cauchemard de Dracula.

Un soir d'été, après un dîner d'hommes transitoirement

célibataires²³², j'écouterai, sidéré, mon père, le pharmacien Huguenin et le vétérinaire Charton de Martigné-Ferchaud, raconter des histoires ahurissantes de magie noire qui s'étaient déroulées dans le fin fond de certaines fermes, pour conjurer les maléfices de jeteur(euse)s de sorts à l'origine de troubles morbides gravissimes dans le cheptel animal autant que chez les représentants locaux de l'*homo sapiens sapiens agricolus*. Depuis que j'ai un téléviseur B&O de luxe et un abonnement Noos Infinity, je regarde tout et n'importe quoi, en zappant comme Bernard Giraudeau sur les filles. Si on en juge par ce qu'on peut voir aujourd'hui sur les chaînes du câble, il n'y a pas que chez les paysans que ce type de dramatiques se joue! Ne soyons ni sexistes, ni chauvins, les Anglaises descendantes des Sœurs Brontë et d'Edgar Allan Poe n'ont pas le monopole du gore et nous avons Mylène Farmer comme idole gothique.

Avec de la chance, car de nos jours cela se trouve, vous tomberez sur quelqu'un, un quidam ou un praticien, psychiatre ou non, chrétien ou sans-Dieu, qui saura faire la part de ce qu'il faut jeter dans ce que vous dites et ne dites pas toujours complètement, et de ce qui mérite d'être cultivé pour que vous vous recycliez dans les bonnes chaussures de l'espoir et de la sérénité. Celui ou celle-là n'aura pas d'idées préconçues et fumeusement théoriques de droite ou de gauche, mais aura une vision positive de son rôle: cela signifie qu'il ou elle prendra son temps pour vous étudier, vous et votre milieu ambiant, au lieu de bâtir une construction théorique absconse à partir de vos seuls dires, rarement clairs à la première rencontre, et de l'exprimer par un langage sobre, non pas seulement rassurant, mais et surtout, pas plus terrifiant que celui que votre propre cerveau utilise à la vitesse d'une Formule#1.

Espérons que vous êtes suffisamment cortiqué(e) pour éviter l'enrôlement par des gourous enjoleurs dans des sectes ésotériques. Je suis médecin, spontanément je vais vers un médecin; d'autres vont au café du coin ou chez le curé, le coiffeur, la putain, le barman, le sergent recruteur..., la liste n'est pas exhaustive. Au début, je ne connaissais

personne et le hasard guida mes pas vers des expériences plus ou moins sécurisantes, jusqu'à ce que j'ai suffisamment de connaissances pour faire des choix personnels dirimants. Indiscutablement, être professeur de médecine aide, mais j'ai toujours demandé à être traité comme un malade ordinaire, ce qui n'est pas vraiment possible, ne serait-ce que pour une question de vocabulaire pour exprimer ses cogitations.

À notre époque où, sauf à être très riche, l'économie de santé restreint la liberté du choix des humains, la prise en charge médicale d'un fou est aléatoire, mais couverte par le règlement de la Sécurité Sociale et les maladies de longue durée. Au contraire, dans ma jeunesse, c'est la réputation de la psychiatrie comme des psychiatres qui était l'obstacle essentiel à l'accession à des soins spécialisés. Déjà nettement mieux acceptée après le grand défolement de mai 68, bien qu'encore angoissante du fait des excès de l'antipsychiatrie, la consultation d'un spécialiste devient un acte partiellement déculpabilisé - sauf pour les compagnies d'assurances -, grâce au courage héroïque de gens dont les parcours socio-affectifs ont été autobiographiés avec une grande intelligence et un grand retentissement dans le public. Citons Ted Turner, fondateur milliardaire de CNN et ex-mari de Jane Fonda, et Philippe Labro²³³ 126, un professionnel du multimedia aux innombrables talents, qui sont des lumières éclairantes, autant que des écrivains comme Alexandre Soljenitsyne ou William Styron qui ont vécu ce qu'ils écrivent mais ne peuvent être représentatifs de la classe des grands managers supposés invulnérables, non plus que les humains qu'ils infusent par les ondes. Sans oublier ce que transposèrent, au théâtre, Madeleine Robinson, ou, au cinéma, Serge Reggiani, dans la matérialisation de la puissance et de la fragilité dont ils insufflèrent leurs personnages pathétiques. Et autant j'aime les compositions de Victor Lanoux sous toutes ses formes, comment ne pas compatir avec Marie-France Pisier - comment ne pas céder au charme de cette délicieuse artiste? - qu'il quitte pour une plus sipide cousine qui me branche moins? Il est vrai que j'ai mis du temps à comprendre que MFP était aussi la maîtresse de son psy²³⁴ !

Le lecteur l'a compris, je vais évoquer des CHOSES PERSONNELLES. C'est de la folie pure. Mais je sais, maintenant que j'en ai le temps, que je n'ai plus de responsabilités cliniques à l'hôpital²³⁵ et que je peux écouter les auditeurs et les téléspectateurs tous les jours dans des émissions ouvertes aux expériences et aux questions personnelles, qu'il n'y a plus de risques autres que personnels, à avouer mes tares et en tirer d'éventuelles leçons à disperser au hasard des vents de l'intelligence des gens dits ordinaires. Ils et elles, ces personnes interviewées ou spectatrices, sont soulagés, quand ils ou elles peuvent parler et entendre parler de ce qu'ils et elles ressentent au fond de leurs êtres. Ces gens-là sont rarement spontanément impudiques, tant il est

lourd de seulement paraître dans la vie de tous les jours pour faire comme si on n'était pas un être malade de la tête. Je le fais parce que, maintes fois quand j'étais adolescent retardé, j'ai failli écrire au COURRIER DU CŒUR de Marcelle Ségal dans ELLE? Si Macha Béranger ou Menie Grégoire²³⁶ avaient existé à la radio des années 50, je les aurais appelées pour leur dire, puisque j'ai la chance de savoir les exprimer par des mots ou des écrits plus clairs que la moyenne, mon désarroi, mon désespoir devant la folie qui s'installe et qui me coupe du monde des autres.

«**J'voudrais pleurer comme Soraya...**» chante encore très finement Marie-Paule Belle; peut être échangera-t-elle la femme du dernier shah de Perse pour Lady D, car les vedettes de la jet-set se périment d'une génération à l'autre. LA DOULEUR MORALE est la même pour tous, Sissi, Romi, Soraya, Lady D, Johnny, Marilyn, Véronique, Joe, Marie... et moi, et vous MPB, et vous Juppé, et vous Tapie, et vous Cavada, et vous Professeur Choron, et vous Einstein! Le problème ne se situe pas à ce niveau d'égalité. Nous ne sommes pas égaux face aux moyens de lutter contre elle, ni face aux moyens de s'exprimer pour en réclamer la sédation. Le médecin, si clairvoyant soit-il, ne peut pas et ne doit pas souffrir à votre place, même si ce vœu est contenu dans les mots sympathie et compassion, qui veulent dire étymologiquement en grec et en latin souffrir avec, que je

n'ai jamais utilisés volontiers, sauf pour exprimer des condoléances funèbres. Un médecin ne doit pas - ou plutôt ne devrait pas - souffrir comme ses malades, sauf à rapidement se détruire lui-même ou à devenir prêtre, ce qui n'est pas le même métier. Le terme d'EMPATHIE me paraît mieux approprié s'il signifie qu'une atmosphère de communication, non additionnellement vulnérante, peut s'établir entre deux êtres, l'un devant soulager l'autre, sans jouer pour autant les rôles du buvard ou du scotch. Le thérapeute ne sort pas indemne de l'expérience - l'on m'a parlé d'anti-transfert et, tel Woody Allen, j'ai moi-même fait parfois la thérapie de celui qui était censé me soigner! - mais il s'enrichit et élève le niveau de sa compétence. A ce titre, j'ai beaucoup aimé LA MALADIE DE SACHS²³⁷ qui met en scène un médecin généraliste au milieu de ses malades, comme le fut mon père et comme j'aurais pu le devenir, si je n'avais dû, par le fait de l'échec prolongé à l'externat de Rennes, me transcender vers des emplois et des exercices de la médecine sans commune mesure avec mes objectifs initiaux, nonobstant des avatars qui auraient dû les éradiquer de mon parcours vital. Je sais, j'en parle trop souvent de cette blessure. J'ai peut-être tort, si ça vous donne des raisons d'évoquer des redondances pré-alzheimeriennes! On ne peut pas comprendre les moteurs de ma vie et ses avatars, si on ne prend pas en compte ma blessure comme un acquis et non pas un prérequis génétiquement imposé, indépendant de mon libre-arbitre²³⁸ .

La folie, d'abord c'est ressenti en moi les symptômes parasites qui s'apparient au mal d'être vous assaillant brutalement et sans prévenir. Coup de tonnerre dans un ciel serein, je parle de moi, pas des autres. Je souffrirai pendant près de deux années de PHOBIES IMPULSIVES dont je garde le pire souvenir. Impulsions meurtrières que jamais je n'aurai envie de voir se concrétiser, tant elles me paraissaient absurdes, idiotes, inconcevables. Impulsions suicidaires qui rendront intolérables mes voyages en train et en métro, mais, au moins, elles ne relevaient pas du «TU NE TUERAS PAS TON PROCHAIN». Jean Bergès me les expliquera pour une fois avec des mots simples: *«Vous donnez un visage à vos*

*angoisses; vous ne passerez jamais à l'acte; les exprimer suffit à les calmer; les évoquer dans vos insomnies vous permettent de vous replonger dans le sommeil, comme vos rêves quand ils tournent au cauchemar vous réveillent pour mieux vous rendormir*²³⁹ 130». Il me faudra une psychanalyse freudienne réglée sur divan pendant un octomestre pour parvenir à les annihiler. Faut-il le regretter? J'ai mis infiniment plus longtemps à comprendre la différence qu'il faisait entre le symptôme que représente la phobie d'impulsion et la névrose qui les sous-tend. Or, les malades sont plus sensibles à la disparition du symptôme qu'à l'identification stérile d'un diagnostic précis, notamment quand l'adolescent retardé ou l'adulte immature ont encore leur vie sociale à construire et, surtout, à ne pas gâcher par un geste irréversiblement handicapant.

Nul ne s'offusquerait d'apprendre que Jacques Chirac ou Lionel Jospin prennent du gélusil pour faire disparaître leurs brûlures d'estomac, ni que Bush II ou Poutine usent d'un comprimé d'Alka-Seltzer pour un mal de crâne. Combien de douleurs morales s'évanouissent dans de solides rasades de whisky ou de vodka, traitement que nul ne condamne s'il est conjoncturel, sauf le Professeur Got, mais que je ne pratique pas sur moi? Certainement pas Marguerite Duras ni le cher Professeur Choron qui, eux, avaient fait du whisky ou du beaujolais le matelas de leurs confort quotidiens, ce qui n'avait pas altéré le talent de l'auteur de L'AMANT ni celui du directeur de HARA-KIRI pour autant. Pas davantage que Spencer Tracy ou Véronique Sanson, ces deux littérateurs n'avaient fait outre mesure la propagande de leur intoxication alcoolique, alors que certains esprits concernés par l'application stricte de la loi Evin peuvent accuser Antoine Blondin de prosélytisme, malgré sa prose non moins délicieuse à consommer sans modération, même et surtout sous la forme de concentré Gabin-Belmondo-Cowl. On conçoit bien de nos jours les bienfaits, les défauts et les insuffisances de la lutte contre l'alcoolisme. Nombre de Français se hérissent contre les consommateurs de cannabis et autres drogues plus dures et tout aussi assujettissantes que l'alcool, alors qu'il n'en va pas de même dans les cultures asiatiques avec

l'opium, africaines avec le qat et le haschisch - la drogue des hachichins d'Asie Mineure -, latino-américaines avec la marijuana et la coca. Oublieux qu'ils sont de mentionner leurs effets sédatifs sur la douleur physique et la sensation de faim, à défaut de s'appesantir sur la douleur morale des coolies et des peones, parfois sinon souvent d'ailleurs incapables de s'en procurer faute de numéraire, si leurs employeurs les en privent. Il faut donc différencier la lutte normale contre toute forme de douleur aiguë, peser les risques d'une thérapeutique des douleurs au long cours, et s'acharner contre l'assuétude provoquée par les déviations qui inversent les rapports normaux entre la chimie et la biologie des troubles de mal-être. Qu'importe à la morale médicale le cancéreux bourré de métastases hyperalgiques qui devient morphinomane! A l'inverse, comment sauver les innocents qui se laissent bernés par les discours perversifs des esclavagistes modernes censés les conduire au nirvana et s'engraissent baleinièrement, tout en laissant à la solidarité civile la prise en charge de la pathologie de toutes les vies gâchées qui en résultent?

De mon expérience de la folie, je tire l'enseignement qu'il ne faut à aucun prix attendre que s'installe le sentiment qu'on ne guérira jamais du désespoir, pour traiter celui ou celle qui exhibe une douleur morale comme avertissement toujours symptomatique d'un état grave. Ce doit être fait énergiquement, DE TOUTE URGENCE. Toute douleur morale ou physique relève d'un déficit d'endorphines ou d'autres médiateurs chimiques, n'attendons pas le stade de la banqueroute du système pour intervenir. La liquidation du fond de commerce émotionnel d'un individu, alors qu'il n'y aura plus de repreneur, signifie un handicap chronique socialement et financièrement ruineux.

Sachons séparer ce qui est réparable de ce qui ne l'est pas par un discours clair des spécialistes des neurosciences et des moralistes, au sens noble du terme. S'il vous plaît! Cessons de traiter systématiquement de gonze ou de greluce, de trop gâtés ou de cas sociaux darwiniens ou lamarckiens, celui ou celle qui se plaignent avant qu'il ou elle n'aient eu

au moins une fois l'occasion de s'exprimer, avec la possibilité de faire appel. Alors, on aura le droit de saquer les vrais auteurs des délinquances sociales multiples, les dealers comme les banquiers, les politiciens comme les souteneurs, les parents indignes et les enseignants pervers, et cette liste n'est pas limitative, quand on se penche sur le trou qui pue²⁴⁰. Mais Confucius²⁴¹ est là pour rappeler les risques que font courir les positions excessivement pures: Pol Pot ou Pinochet se pointent à l'horizon, sans coup férir. Ces délinquances pourraient résulter de ces douleurs que provoque l'état pathologique d'ULCÈRE CÉRÉBRAL, une entité à décrire comme on vient de reconnaître le YUPPY'S SYNDROME et le SYNDROME DE FATIGUE CHRONIQUE ? Je ne peux être juge et partie. C'est à ceux et celles qui me liraient de le faire officialiser.

ULCÈRE CÉRÉBRAL QUI RONGE MES NEURONES

*Tu es mon compagnon de presque cinquante ans
Irritant dans les creux excitant dans les bosses,
Je te hais constamment et je t'aime pourtant
Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance
Bourgeonnant, sulfureux durant l'adolescence
Maintenant dépoli mais profond grisonnant
Tu te creuses en douceur, tu t'indures en m'usant
Tu rétrécis aussi. Je sens que tu me quittes
Est-ce la mort enfin, qui vient me soulager
Ou la vie qui s'annonce sans douleurs et sans peine
Celle que tout petit, je savais inventer?*

Le monde du psyché comme celui du soma de l'être humain relèvent de

cycles biologiques connus sous le terme de rythmes circadiens. Il y a probablement d'autres influences qui font que chacun connaît des phases de up-and-go et de down-and-slow, mais aussi leurs contraires, up-and-slow et down-and-go. On ne voit pas pourquoi nos molécules chimiques organiques, nos atomes ionisés ou combinés, ne seraient pas soumis aux règles de la mécanique ondulatoire, de la physique quantique et autres nanosciences. Sans aller jusqu'à sombrer dans une littérature de fiction que je ne saurais pas maîtriser faute de connaissances suffisantes, je crois qu'un jour les scientifiques trouveront la nano-physicochimie du fil du rasoir, le key-point qui fait que le sommet de la parabole de la lame de fond est suivi d'une déflexion plus ou moins symétrique à l'inflexion qui l'a fait s'élever. Que l'on relise THE RAZOR'S EDGE de Somerset Maugham ou LE PETIT CHEVAL d'Elsa Triolet et l'on comprendra mieux ce que signifie cet état de transition impalpable qui fait basculer le jeune homme promis à un destin brillant et qui échoue dans le marasme. Cette lecture complétera ce que vous avez appris de Roger Martin du Gard, Scott Fitzgerald et de John Steinbeck.

Je remplaçais le docteur P*, médecin omnipraticien à Chevreuse, en juillet 1967.** La chaleur était caniculaire, mais je n'avais pas à supporter un surmenage comparable à celui que j'avais connu en Bretagne, cinq ans plus tôt. La propriété qu'il habitait est immensément superbe. Un soir, sa femme invita à dîner un confrère au profil alors marginal, doux médecin acupuncteur et homéopathe, profondément intelligent et cultivé, formé à ces techniques en Asie par d'excellents maîtres²⁴². Il raconta, avec une émotion non feinte, qu'il avait tout récemment perdu une de ses jeunes malades souffrant de terribles éruptions cutanées allergiques qu'il soignait habituellement comme on cultive un bonsaï. Cette fois-ci, elle dut consulter un excellent allopathe pour une raison subsidiaire. Celui-ci ne tint pas compte de son conseil implorant de ne surtout pas céder à la tentation de traiter un urticaire géant accidentel par une injection intraveineuse de corticoïde. Elle guérit immédiatement de sa dermatose et se suicida *illico*. Je suis un allopathe exclusif qui n'a jamais oublié cette leçon, absente de mon enseignement

théorique à la Faculté. Spontanément et non averti, j'aurais agi très probablement comme le malheureux praticien de la médecine officielle de l'époque qu'on ne peut accuser d'avoir failli à la loi hippocratique du *primum non nocere*. Averti, j'aurais appliqué ce que m'avait appris mon père en matière de médecines parallèles²⁴³ : la tolérance et l'acceptation de notre trop insignifiante connaissance des mystères touchant l'humanité souffrante. La peau de nos malades ne nous appartient pas, ne nous a jamais appartenu, à nous les praticiens de la médecine officielle. Ne nous appartient plus, disent à tort les nostalgiques du pouvoir médical absolu. Le vrai médecin garde le vrai pouvoir, le seul qui soit inaliénable et intemporel, le seul qui mérite d'être défendu s'il en est besoin, celui de convaincre en son âme et conscience un être humain de le suivre avec confiance dans la démarche diagnostique et thérapeutique qu'il va choisir pour son bien et pour le mieux. Aucun technocrate ne peut le contrôler ni l'asservir au stade ultime de la signature de l'ordonnance²⁴⁴ .

Les malades, au moins dans la phase aiguë, consultent à proximité du sommet de la parabole, au mieux dans la phase toute précédente du fil du rasoir. La thérapeutique psychoactive contre la douleur va-t-elle effondrer la courbe, cassant alors plus ou moins brutalement un rythme jusque-là sinusal? Ou bien, va-t-elle créer un effet booster sur la courbe filant alors vers le même acmé prolongé vers le haut ou un autre, divergent de son axe initial, comme un dérailleur produit un changement de vitesse et de rythme, comme on peut insérer un point correcteur sur un dessin vectoriel pour en modifier le profil. Si le fil du rasoir une fois atteint fait intrinsèquement passer un individu conscient du stade de guérison ressentie comme certaine pour lui à celui de je ne guérirai plus jamais, l'amorce d'une maladie cyclique risque d'être définitivement engagée pour la vie. Ce fut mon cas, je le crains. En consultant un calendrier du dernier demi-siècle, je pourrais vous dire précisément quand j'ai ressenti cette blessure ulcéreuse qui n'a jamais guéri depuis.

Vainquant tous les tabous sociaux qui me rattachaient jusque là à la philosophie de mon milieu rennais, je vous offre cet air de rap composé pour vous distraire:

LA FOLIE DÉPEND DE LA VOLONTÉ,
TU ES FOU QUAND TU N'EN A PAS
ELLE EST SOCIALEMENT SÉGRÉGATIVE
ELLE T'ENFERME DANS TA PRISON À TOI
LES PSYCHIATRES SONT DES FOUS,
SURTOUT NE LES CONSULTE PAS,
INSTALLE TOI,
TRAVAILLE,
MARIE TOI,
SOIS HEUREUX,
FAIS DU SPORT²⁴⁵
TE BRANLE PAS CONSTAMMENT
BAISE ET FAIS L'AMOUR
ET BEAUCOUP D'ENFANTS
DANS LE MARIAGE ÉVIDEMMENT
PENSES TOUJOURS AUX AUTRES
ET À TOI MOINS SOUVENT...

MES PSYCHIATRES ET MOI, MÉDECIN MALADE ? MALADE MÉDECIN ?

Ce que je vais narrer maintenant, je l'écris au présent car je le vis et je le revivrai, jusqu'à mon dernier souffle, comme si c'était en passe d'arriver dans la seconde qui suit.

J'ai pris mes fonctions d'externe aux Enfants-Malades au début de mai 1962, dans un état de mort intérieure. L'heure de m'adresser à un vrai psychiatre a sonné. Incapable de m'adapter à la vie sociale parisienne appendue au téléphone, je me déplace pour prendre rendez-vous avec Jean Bergès à son cabinet de consultation de la rue Beaujon, Paris 8e. Il est absent ce jour-là. La jeune femme qui me reçoit m'offre un rendez-vous une quinzaine de jours plus tard. Je suis désappointé car je suis accablé par mes épreuves et ces phobies d'impulsion à me jeter sous le métro. Cela doit se voir car elle me demande soudain si c'est urgent. Cela fait maintenant quatre ans que je suis dans la débîne, que représentent alors deux semaines? La délectation morose s'y complaira un peu plus longtemps malgré mes efforts incessants et j'ai fait celui, ultime, de sonner à la porte d'un psychiatre réputé. Tout n'est pas perdu, j'espère encore dans cette bouée salvatrice pour me sauver de la mort imminente!

SI! C'EST PERDU! LE VER VA S'INSTALLER DANS LE FRUIT . Au cours d'une des marches forcées que je fais dans Paris pour rentrer épuisé et m'endormir écroulé tard le soir, soudain, en traversant la Seine au Pont-Royal vers la rue des Saints-Pères au crépuscule, l'idée pointe, s'ancre en moi d'emblée maximale, s'incrute obsessionnelle: JE NE GUÉRIRAI JAMAIS! Or, j'avais appris dans mon cours de psychiatrie que c'est un signe de psychose, de FOLIE. Que serait-il arrivé, si j'avais été étudiant à Sciences-Po ou à Supélec et ignorant de ces symptômes? Je ne sais pas. Le week-end qui suit va être comateux.

Je rencontre enfin Bergès le mercredi suivant. Il m'écoute attentivement, me pose quelques rares questions, sauf celle que je redoute sur mon propre pronostic, car je ne lui dis rien, tant j'ai peur de la folie à hospitaliser à Sainte-Anne, et me fait des commentaires que je ne relève pas – « *Ah! Si je savais combien il en a assis dans le fauteuil que j'occupe à ses côtés, des gars de l'X ou de Normale Sup en rupture d'existentialisme, des chevaliers de l'industrie en panne de romantisme, des banquiers privés de l'argent du beurre!* » - Il me demande s'il y a longtemps que je suis déprimé. Spontanément, je répond non et fais état de mon caractère heureux jusqu'à cet épisode, ce qui ne reflète absolument pas la réalité du dernier couple d'années que je viens de passer.

J'arrive à la période cruciale pour l'avenir de la psychiatrie ambulatoire de la dépression mélancolique qu'ouvrent les premiers tricycliques, une sorte de tofranil. Bergès rédige une ordonnance pour que j'aille à la pharmacie de l'hôpital Sainte-Anne me procurer un produit encore en expérimentation qu'il me prescrit par demi-comprimés. Les effets secondaires sont presque plus effroyables que la dépression elle-même. Je continue mes fonctions d'externe aux Enfants-Malades mais j'ai tout du zombie. Totalement absent du monde qui m'entoure que j'essaye toutefois de considérer comme si j'étais normal, intarissablement assoiffé, anorexique, hypotendu, je suis affligé de signes de tétanie neuromusculaire qui me paralyse aux points de pression dès que je suis couché. La pulsion suicidaire devient telle que je me bunkeriserai pendant le week-end et affolerai ma grand-mère chez qui je vis.

Le mercredi suivant - une semaine vient de s'écouler - je suis en avance et Bergès est en retard. Dans la salle d'attente, je lis un article de Jean Cau dans Paris-Match dressant un portrait baroque de Fausto Coppi qui vient de décéder; il y décrit son admiration pour ses énormes cuisses, contrastant avec ses mollets de coq, un torse de barrique et son esthétique bien différente de celle de Gino Bartali. Toujours comme un ilote, je revois

Bergès, qui me trouve nettement amélioré (!) et ne s'inquiète pas de mes pulsions.

Le vendredi, je dois me rendre la mort dans l'âme au mariage de mes amis Péron Je prend l'express pour Laval où je dois retrouver une amie. Quels effets les phobies vont-elles me produire? Je m'attelle à lire un polar d'Exbrayat et soudain, miracle! Apothéose! Entre Chartres et le Mans, le rideau de brouillard se lève, une joie intense me submerge de la tête au pied qui dure, dure, dure..., et je démêle l'intrigue compliquée bien avant la fin du roman. Le reste du voyage jusqu'au retour à Paris se déroule comme dans un rêve et très vite les copains me trouvent meilleure mine. Le nouveau problème est que je me sens totalement frigide, encore plus qu'impuissant, état que, dans les traités, l'on ne décrivait alors que chez les femmes.

En 1962, l'on soumettait les déprimés sous tricycliques à des traitements très courts, pour qu'on ne prenne pas chroniquement goût à ces drogues euphorisantes. Par contre, et ce n'est pas un reproche de fond, Bergès ne résista pas à la proposition à me plonger dans la recherche de la cause, la dépression n'étant pour lui qu'un symptôme auquel il avait sans peine mis un terme, qu'il pensait être un épisode sans suite. Depuis la classe de philo, le freudisme et ses variantes étaient des sujets de conversation courante entre nous, étudiants en médecine préoccupés aussi par la vogue contestée des lobotomies préfrontales et l'apparition des neuroleptiques puissants que les Soviétiques allaient utiliser dans le goulag, mais je ne m'étais longtemps pas senti concerné. De digressions en digressions sur l'angoisse de la masturbation aux inhibitions névrotiques alors que je n'étais plus sous contrôle médicamenteux durant l'été sans soutien, comme font souvent les vacances sur les déprimés, je rechutai de plus en plus vite. Je le savais maintenant, je ne guérirais jamais, et les portes de la démence précoce par schizophrénie m'étaient largement ouvertes, comme aussi la psychose maniaco-dépressive, la névrose obsessionnelle, la camisole de force, tout le cours du professeur rennais...

Ce qui en soi était plutôt rassurant pour un tiers neutre: on ne peut tout de même pas tout avoir, la vérole et le bureau de tabac, comme on disait en conférence d'externat.

Paniqué, je me ruai début septembre à la consultation du psychanalyste freudien conseillé pour une thérapie analytique censée être légère et conviviale. Le docteur A*** était absent pour trois semaines, m'apprit son père, un petit homme frêle et voûté, en chemise et pantalons bouffants retenus par de larges bretelles, se tenant à l'entrée d'un petit appartement à l'odeur de musc, situé près du métro Emile Zola et du Pont Mirabeau. Je redevins méconnaissable, et ça alla de mal en pis car, à son retour, le thérapeute me proposa une psychanalyse réglée sur divan pendant quatre ans avec son cortège de contraintes tant sociales que financières, bien que j'apprisse plus tard qu'il me faisait un prix d'ami... mais supérieur à ma paye d'externe. Kafka, quoi!

Mon père, qui avait été l'externe du neuropsychiatre Laignel-Lavastine à la Salpêtrière et qui savait de quoi il parlait, s'effondra à la nouvelle, lui qui avait tout fait pour que je n'aie pas fréquenté du côté des psys et qui haïssait les méthodes psychanalytiques. Il avait élevé ses enfants dans le laïcisme catholique et libéral le plus ouvert, et ne comprenait pas que l'on appliquât sur moi des techniques introduites par un juif pour traiter les névroses juives. Il n'avait toutefois rien pu faire pour me convaincre de renoncer, car je n'avais pas de solution de rechange. La réaction de ma mère fut la plus classique qu'on puisse espérer à l'époque: «*Mais mon fils n'est pas fou!*».

Je me retrouvai emmuré dans une prison aliénante, puisque je ne devais – je ne voulais - surtout rien dire à quiconque, hormis un cercle très restreint d'intimes, et que je réagissais très négativement aux silences prolongés de mon analyste. A*** mit-il un certain temps à comprendre que je ne connaissais rien de bien structuré en matière de psychiatrie

analytique ou non? Il me laissa patauger, comme s'il m'appliquait une analyse didactique pour devenir un confrère dans son cénacle. Au milieu de l'hiver particulièrement glacial de 1963, je revis Bergès pour qu'il me remette sous tricycliques, tant il devenait évident que j'allais me suicider un jour prochain; ma grand-mère comme mon amie Françoise en étaient également persuadées. Il refusa après un long débat et, avec le recul, je comprends son attitude; sur le moment je la trouvai inhumaine. Peu de temps après, je m'effondrai en pleurant à la fin d'une séance d'analyse et décidai derechef de mettre un terme aux séances.

A*** ne fit rien pour me retenir, ce qui m'étonna... voire me déçut. Je trouvai le réconfort dans le retour du printemps. En était responsable la complicité de plus en plus affectueuse de Michèle Lucas, infirmière aux yeux bleus que j'informai loyalement de mon état et des thérapeutiques que je suivais. Elle deviendra ma fiancée au cours d'un voyage « pré-nuptial » en Espagne dans ma Dauphine Gordini toute neuve, puis ma femme, l'année suivante. La suite fut heureuse puisque je fus nommé avant-dernier au concours de l'internat des hôpitaux de Paris à ma première tentative, effectuai un service militaire aventureux et m'investis dans le choix définitif de la spécialité radiologique. Dès lors, persista une insécurité subaiguë sur mon avenir de médecin, éventuellement sur ma santé mentale à terme. Bergès, reconsulté, se réjouissait de mon parcours rendu seulement difficile par ma NÉVROSE D'ÉCHEC et mon AMBIVALENCE, un terme dont je cernais mal la signification, mais qui remuait en moi des souvenirs déplaisants de schizophrénie.

Néanmoins, je pouvais renouer avec les valeurs traditionnelles de la famille, enrichi intellectuellement d'une expérience abominable, mais professionnellement utile et affectivement éclairante²⁴⁶. Seule manquait la paternité au tableau du bourgeois éclairé en passe d'arriver après un démarrage pénible et démesurément lent. Je savais que je n'étais pas allé assez loin pour m'être décoincé, mais je m'étais écarté de la voie de la démence. J'avais fait du dérapage bien contrôlé en quelque sorte.

MAI 68, LA FOLIE ET MOI

Je jouissais d'un bonheur presque complet lorsque démarra l'année 1968. L'air me paraissait plus léger au fur et à mesure que le printemps s'affirmait. Un état d'excitation se développa en moi qui ne faisait que s'accorder au climat général en France comme dans le monde, de Pékin à Los Angeles, de Berlin à Mexico. Il fit rapidement place à un état de surexcitation et je m'enflammai dans un délire entrecoupé de phases de lucidité qui me conduisit à l'hospitalisation à Necker, chez Netter, narrée précédemment. Avec cet état de décompensation d'allure maniaque suivie d'une dépression assez vite maîtrisée par des tricycliques mieux tolérés, l'évidence d'un terrain mentalement fragile s'affirmait qui servit peu élégamment à certains pour me barrer ma route vers l'agrégation, sans y parvenir toutefois. Me sauva de la folie furieuse la solidité de ma famille et de ma belle-famille toujours solidaires de mon épouse dans sa lutte pour son homme qui aboutira trois ans plus tard à la naissance d'un enfant de la Providence. Me sauva également la loyauté de mon futur patron de Necker, Jean-René Michel. Et bien sûr, mon installation dans une médecine interne de haute qualité éthiquement défendue par des hommes comme Patrick Segond, François-Charles Mignon, Pierre Massias, Roger Lévy²⁴⁷, Claude Bétourné, Pierre Dupuy, Jean Crosnier, Jean-Pierre Grünfeld, Jacques Cukier, Daniel Beurton, Bertrand Dufour... et leurs nombreux élèves et collaborateurs devenus des amis - je regrette de ne pouvoir nommer aucune femme active à ce stade. Je n'avais plus à craindre une situation de médecin raté par insuffisance de formation et K.O. technique.

L'AGREG', LA FOLIE ET MOI

Les efforts surhumains que j'eus à déployer pour préparer l'agreg' et dont j'avais moi-même fixé les standards sans jamais

songer à l'épuisement des moyens physiques et mentaux, me firent passer du côté de l'état hypomaniaque dont l'issue fut immanquablement une dépression extrêmement sévère vers 1975. Même sans me prendre pour le roseau de Blaise Pascal, je la pressentais, j'essayais de la prévenir par des appels au secours qui, s'ils furent parfois écoutés, ne furent pas entendus.

Je m'adressai de nouveau à mon père pour lui demander une solution urgentissime qu'il me trouva à l'établissement psychiatrique de Saujon. Quand un Poitevin évoquait ce nom de ville charentaise, c'était à voix couverte pour chuchoter que ce pauvre type ou cette pauvre vieille, chut! étaient vraiment très FATIGUÉS. Aujourd'hui, on dirait qu'ils font une hépatite ou une mononucléose. Jean-Claude Dubois était un psychiatre AIHP de type provincial solide, hydrothérapeute et pas excité par les débats lacaniens; il ne s'embarrassa pas de détails superflus, diagnostiqua un état de désespoir comme il n'en avait jamais vu - état de mélancolie aiguë: le meilleur pronostic de la psychiatrie! Il s'effara à l'idée que j'avais fait le parcours en voiture seul, mais sans le moindre accident, Dieu merci! Et de me proposer tout de go une injection de morphine et une sismothérapie! Les ÉLECTROCHOCS! La plus terrifiante des thérapeutiques en dehors de la camisole chimique, celle qui vous classait alors définitivement dans la catégorie des fous à lier. Je trouvai la force de refuser et les chocs et la morphine, pour me retrouver sous perfusion d'anafranil, un tricyclique très efficace mais très dur à supporter à des doses de cheval.

Pour la première fois, je me trouvais au milieu de malades atteints de troubles psychiatriques divers. Ma réaction fut de les ignorer à l'exception d'une enseignante également très déprimée mais avec qui on pouvait parler de choses et d'autres, tout en se promenant dans la magnifique campagne charentaise où fleurissaient les colchiques, chantées par Charles Trenet.

*Colchiques dans les prés,
Fleurissent, fleurissent,
Colchiques dans les prés,
C'est la fin de l'été.*

Ce n'est qu'en rentrant en voiture à Paris, trois semaines plus tard – trop tôt pour Dubois, mais il le fallait pour garder le masque de banal vacancier mis au vert à la campagne, crédible auprès de mes collègues - que je ressentis vers Orléans la même vague de bonheur intense et de puissance créatrice illimitée qui m'avait soulevée treize ans auparavant avec le tricyclique de Bergès²⁴⁸ .

Je rechutai l'année suivante et consultai un éminent psychiatre que j'avais choisi parce qu'il usait d'un langage clairement accessible à un béotien.

CYRILLE KOUPERNIK est un homme exceptionnel, aujourd'hui nonagénaire, un Russe blanc émigré réchappé de la Révolution d'Octobre, un psychiatre qui m'impressionnait depuis le début des études de médecine par ses séduisants papiers du CONCOURS MÉDICAL dont il était le rédacteur en chef. Il m'accueillit par un laconique «*La seule chose que je redoute ce sont les cons*», alors que je le remerciais de la rapidité à laquelle il avait répondu à mon appel téléphonique. Cet homme-là comprenait, sans qu'on eût à s'appesantir, qu'un médecin actif et consciencieux ne peut rester longtemps désarmé devant la charge oppressante de ses malades. On était le 1er mai 1976, l'année de la canicule et de la promotion de Raymond Barre, le meilleur économiste de France devenu Premier Ministre. Le traitement toujours à base de tricycliques, suivi tout en continuant mes activités, fut aussi désagréable, mais plus rapidement efficace que les précédents. Guéri de cette poussée, je refusai, comme je l'avais fait précédemment à Dubois, un traitement de

fond par le lithium introduit par Bertagna à la fin des années 60, à dire vrai mollement proposé.

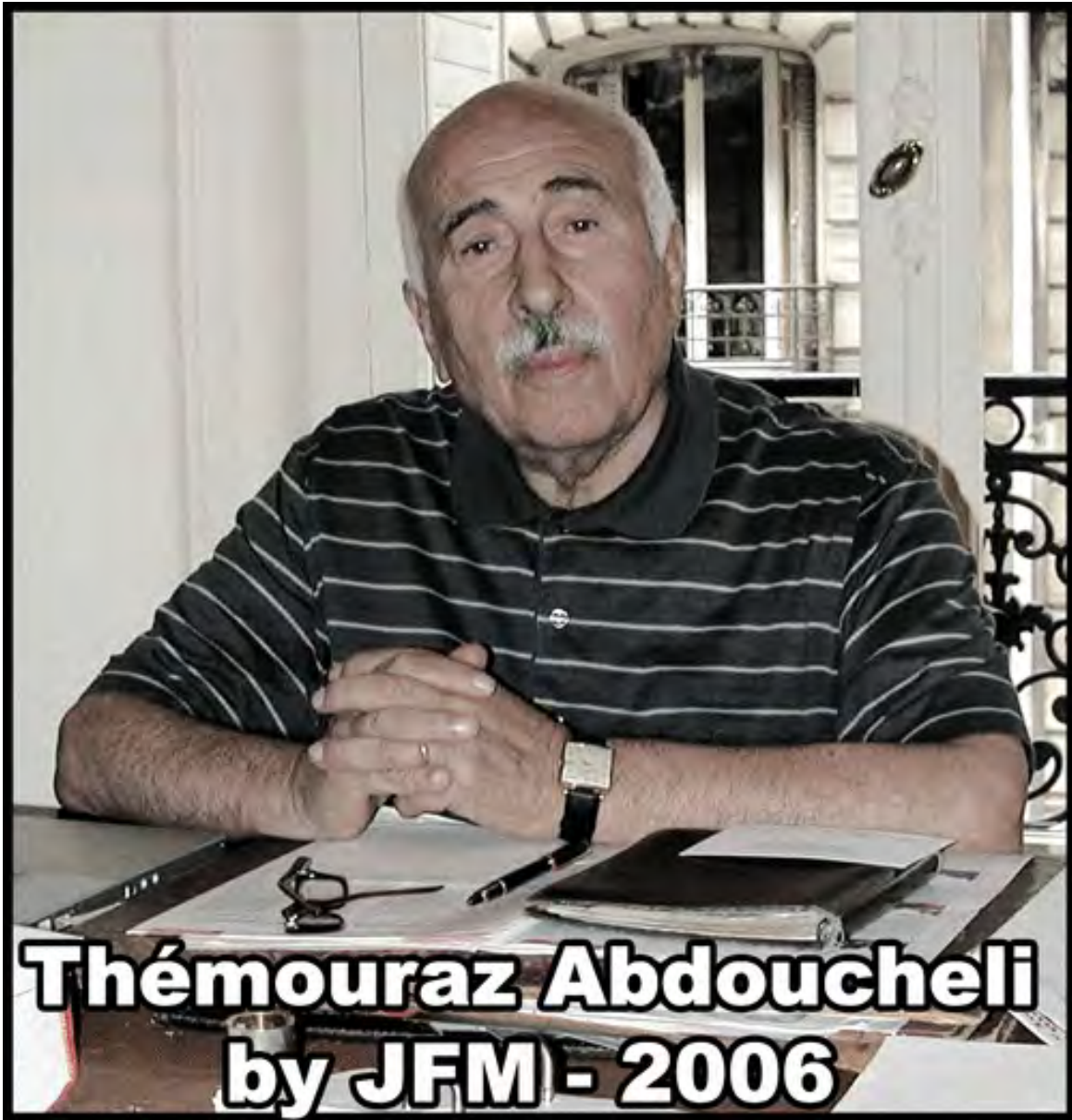


Pour Koupernik²⁴⁹, j'étais l'illustration évidente de l'infantilisme constitutionnel auquel le système hospitalo-universitaire français soumettait ses jeunes produits et je devrais postuler au plus vite à une chefferie de service voire tâter de la politique. Par contre, je lui demandai de m'indiquer le nom d'un psychothérapeute qui m'aiderait à

aimer la vie.

« *Aimez-vous les uns et les autres comme vous-même* », dit l'Église... Mais que c'est dur quand on ne s'aime pas!

Je fis ainsi la connaissance de son collègue et ami, Thémouraz Abdoucheli, un Géorgien émigré lui-aussi, alors chef de service de l'Hôpital universitaire de Paris, un homme de grande taille, portant beau, élégant, distingué, doté d'un sens de l'humour fort à propos, aujourd'hui retraité, qui m'accompagnera dans mon ascension vers la quarantaine glorieuse de la deuxième moitié des années 70, jusqu'en 1984. La psychothérapie de type analytique qu'il me proposa différait de celle du premier par son acceptation pragmatique de prendre en charge directe le suivi chimiothérapique de mes oscillations, certes de moins en moins amples, mais spécialement remises en branle lors de la phase agonique de mes parents cancéreux. L'association de l'anafranil qui stimule l'angoisse, et de l'élavil qui la bousille, fit merveille à des doses de plus en plus faibles, jusqu'à ce que je puisse m'en passer totalement en 1980, comme de lui d'ailleurs. Profondément investi dans la recherche, je ne pouvais manquer de bénéficier d'une certaine forme d'excitation sous-jacente. Les scientifiques sont volontiers des maniaco-dépressifs en puissance; le tout est de connaître ses limites, une fois bien assuré que les bases du raisonnement sont saines et l'environnement solide, ce qui évite de sombrer dans le personnage du savant fou bien connu des littéraires et des cinéastes. La qualité du sommeil est un excellent test de bon dosage et de lucidité.



Thémouraz Abdoucheli
by JFM - 2006

Dans les années qui suivirent mon retour des Etats Unis, mon statut changea: « *Moreau est international-labelled, il est devenu intouchable!* »

Alors que ma vie conjugale pâтира de mon changement de valeurs²⁵⁰, que je continuerai mon ascension internationale et me lancerai dans le bain des responsabilités de chef de service et d'école de radiologie, je trouverai dans la bouche de mes psys, consultés aux hasards de mes angoisses et de mes impulsions, quelques expressions plus ou moins identiquement significatives:

— Moi: « *Et quand je crois tenir mon bonheur, je le broie. Pourquoi?* »

— Lui-eux: « *Belle illustration d'une névrose d'échec!* »

— Moi: « *Mais c'est un vers d'Aragon chanté par Brassens!* »

— Lui-eux: « *Vous êtes la victime de votre ambivalence...* »

— Moi, regard inquiet et implorant: « *???* »

— Lui-eux: « *Nous en sommes tous là!* »

— Moi: « *Mais qu'est-ce que je dois faire?* »

— Lui-eux: « *La psychanalyse n'est pas une thérapeutique...* »

— Moi : « *J'en ai marre de faire chier tout le monde, ça me nuit vachement!* »

— Eux : « *C'est vous qui venez nous emmerder !* »

— Moi : « *Il faut que je cesse de tourmenter ma femme, mon fils, mes élèves, mes collaborateurs...* »...

— Lui-eux: « *Quel narcissisme! Refermez le couvercle sur la marmite de vos démons familiaux...* »

— Moi: « *Mais je vais divorcer. Dois-je le faire? Est-ce que c'est un signe de psychose?* »

— Lui-eux: « *Quelle immaturité affective! Vous me demandez une caution psychiatrique que je n'ai pas à vous donner...* »

— Moi, regard inquiet et implorant: « ??? »

— Lui-eux: « *Ecoutez, nous, les hommes, nous sommes tous pareils...* »

Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce type de propos débiles sur le papier aide à se situer. La quête de Woody Allen relève sans doute du même processus. C'est alors que l'un d'entre eux me conseilla d'essayer les inhibiteurs de la mono-amine-oxydase, dont l'iproniazide, un isomère du rimifon, un bactéricide antituberculeux, vachement efficace. Durant toute cette époque, je me prescrirai mes ordonnances moi-même. Ce type d'antidépresseurs, aujourd'hui peu prescrit, crois-je savoir, a l'avantage d'être beaucoup mieux tolérés somatiquement que les tricycliques. Presque dénués d'effets secondaires à condition de faire attention à ne pas consommer de fromages fermentés - ce que fis pourtant sans complications de flushes vaso-moteurs tant redoutés -, ils m'aidèrent à supporter la pathologie familiale, les heures d'échographies entrecoupées de réunions administratives de plus en plus contraignantes. Il ne s'agissait plus de plonger dans le marasme quand on a la responsabilité d'un service, de la globalité des malades et de ses élèves. Je réussis très bien dans cette tâche valorisante pour mon narcissisme et mon immaturité. J'arriverai à la conclusion que la maturation d'une personnalité bénéficie largement de la dépression, à supposer que cette dernière ne soit pas nécessaire, quoique non suffisante, pour émerger de nouveau au soleil.

Faire des dévaluations réussies, dirai-je alors souvent, et non pas des crises à la 1929 et le national-socialisme au bout du fusil hitlérien de MEIN KAMPF, le fascisme gongorique de Mussolini, le franquisme bon-grand-papa de Philippe Pétain, les procès des blouses blanches de Staline,

le maccarthisme aux Etats-Unis, Pol Pot et ses Khmers rouges au Cambodge... le syndrome du Capitaine Queeg!

Dans cette perspective, je n'avais plus qu'à redouter le versant adverse de l'excitation maniaque, puisque, en 1985, je venais de gagner le 17^e Congrès International de Radiologie, un pari impossible qui m'avait obligé à me surpasser, et que j'allais entrer dans une phase d'hyperactivité inconcevable pour le commun des mortels..., disons le mot, démente.

Je m'en ouvris à Jean-Marc Alby, psychiatre de l'hôpital Saint-Antoine. Je l'avais déjà consulté²⁵¹, dix ans plus tôt, quand il m'avait été recommandé par Roger Lévy à qui je m'étais confié. Cette fois-ci, il me regarda d'un air différent : nous étions tous deux chefs de service et en charge de responsabilités considérables. L'on ne pouvait plus se contenter de quelques vérités premières et l'enfoncement de portes ouvertes sur un beau jardin à l'anglaise. Il me fallait le nom d'un psychothérapeute d'un autre style que les précédents appelés, eux, à m'aider à combattre l'état de dépression. Henri Danon-Boileau sera l'homme de la prévention de l'excitation maniaque, que j'augurais déjà être un vecteur potentiel d'une catastrophe sidérale, si elle se déclenchait. J'avais alors dans la rétine le dessin animé classique du Grand Méchant Loup skieur dans les Rocheuses, fonçant à tombeau ouvert sur la pente enneigée et ne se rendant compte qu'il a quitté le bas de la piste pour planer dans le vide que lorsqu'il arrive à l'acmé de la courbe, ce qui entraîne illico une chute vertigineuse vers le ravin. La prise de conscience d'un risque soudain concrétisé entraîne incontinent cette dégringolade, inévitablement, inexorablement, le dommage ne dépendant plus que du confort du tapis de réception. Le lithium, en aplatissant la courbe de l'humeur, tend à transformer le profil du maniaco-dépressif de l'état de massif himalayen en chaîne des Alpes Mancelles. Je refuserai très longtemps cette thérapeutique de terrain, faute d'imaginer une vie de légumineuses. Dans le magnifique film THE UNMARRIED WOMAN²⁵², une amie de Jill Clayburn lui exprime son

regret d'avoir perdu les « hauts » depuis qu'elle prend du lithium; elle dit aussi qu'il lui faudrait une bonne guerre pour s'en sortir. Eros vs Thanatos, indeed.

Avec Henri Danon-Boileau, j'ai fréquenté un homme cultivé, bienveillant, discret, que je rencontrerai dès potron-minet une fois par semaine dans son bureau de l'île Saint-Louis entièrement décoré d'objets d'art africains, introduit par une jeune femme splendide du plus bel ébène. Le résultat sera un fantastique essor de mes activités tous azimuts pendant deux ans. Tout miracle a une fin, celle-là surprendra tout le monde en 1987, à l'orée du printemps, même moi, par son extrême brutalité. J'enregistrerai l'échec de ce que je penserai plus tard avoir conçu à titre préventif des catastrophes annoncées, le coaching, dit-on aujourd'hui.

Je voulais tout connaître de la fabrication d'un congrès scientifique. Je m'étais mis dans la tête de mener de A à Z la totalité de l'organisation du premier Symposium international sur la recherche en produits de contraste CM'87, selon le premier modèle proposé après le succès de Lyon en 1981; je l'avais discuté avec Elliott Lasser à San Diego et les sept compagnies industrielles mises sur un pied d'égalité à Hawaï. J'avais choisi le château d'Artigny, le fabuleux Relais & Châteaux de Montbazou, en Touraine. Tout marchait bien sauf que je n'arrivais pas à composer mon programme scientifique, alors que nous étions à trois semaines de l'ouverture. Un soir, je rentrai épuisé chez moi; le lendemain je pus à peine me lever; ma femme me conduisit dès l'aurore chez Danon-Boileau qui, consterné et fort inquiet, m'emmena lui-même chez Alby pour une hospitalisation qui ne pourrait excéder quinze jours. J'étais hors d'état de discuter quoique ce soit et j'acceptai, sans aucune résistance, une sismothérapie de la dernière chance. Je n'ai aucun souvenir de ces séances qui se déroulèrent sous anesthésie générale. La sismothérapie induit généralement de gros troubles de la mémoire; je n'en souffris pas spécialement, mais je me retrouvai dans un état visqueux pour récupérer

tous les éléments matériels du Symposium, les transporter à Montbazon et constater que je n'avais toujours pas imprimé de programme. Je ne sortis de ce drame que par la solidarité de bronze de plusieurs personnes, incluant ma femme, ma surveillante, Nicole Laborie, ma secrétaire, Armelle Tiercelin, Sophie Tixier de la société CONVERGENCES obligeamment prêtée par un François Contenay²⁵³ légitimement inquiet, Trudi Cantonwine, la secrétaire de Lasser, et les six leaders scientifiques de la recherche mondiale²⁵⁴. Tel est le principe de la construction en Corée où l'on édifie le chantier naval en même temps que le navire. Il n'est nullement exclu que l'extrême dénuement mental dans lequel je me trouvais n'ait pas été pour rien dans l'énorme succès de ce symposium qui dura cinq jours de cauchemar personnel, néanmoins transformé en conte de fée pour les participants.



Je m'envolai immédiatement après pour le congrès européen de Lisbonne où il fallait que je montre que j'étais toujours vivant, sauf à saboter la première réunion plénière de l'Executive Committee de l'International Society of Radiology que j'avais suscitée, et compromettre définitivement ma réputation en passe d'être consacrée aliénée. Je passerai la quasi totalité de mon temps dans ma chambre, mais donnai ma conférence programmée heureusement à la fin du congrès.

Quelques semaines plus tard, je retournai chez Alby pour un traitement par perfusion d'anafranil qui me permit de m'envoler pour Toronto et le ranch de mon ami Thomas Meaney, alors représentant des USA à l'ISR, chez qui mon fils avait été invité à passer ses vacances. J'en profiterai pour regarder les chutes du Niagara, côté USA à l'aller, côté canadien avec lui au retour. S'ensuivit le premier voyage en Asie du Comité d'Organisation d'ICR'89 officiellement reçu à Tokyo puis à Séoul, lors d'un autre Congrès où je tins mon rôle. Ma réputation avait souffert, mais le Congrès de Chicago en novembre démontra ma *restitutio ad integrum* aux yeux de la communauté internationale rassemblée au grand complet et de nouveau prête à me suivre.



TOKYO - JMCPC'88

Après ICR'89, j'aurais dû prendre plusieurs mois sabbatiques, mais j'avais à faire fonctionner le nouveau service de radiologie de Necker, mi-Vulcain dans ses forges, mi-capitaine Némò à la barre du Nautilus.

Au moins espérais-je que j'aurais professionnellement la paix. Il n'en sera rien tant désastreuse fut la dérive hospitalo-universitaire dans les années Rocard-Balladur. Le parcours à la Rieman continuait, cependant que je cherchais le bonheur là où il ne se trouvait pas. Si j'avais été un pur carriériste, sans doute me serais-je contenté de vivre auprès des miens le reste de mon âge. Mais non, il fallait encore aller plus loin dans l'exploration de scénarii. Et toujours cette certitude, organique maintenant, sur la fragilité à terme du mental.

«*MONSIEUR MOREAU, ON NE PEUT PAS EMPÊCHER UN CERVEAU DE PENSER!*»,

m'avait pourtant prévenu Cyrille Koupernik. Après que j'eusse arrêté pour la troisième fois de fumer - ce fut la bonne, elle tient depuis quinze ans – et que j'eusse enregistré une montée en flèche de mon poids corporel, ce fut le début de la période Prozac²⁵⁵ qui m'apporta pendant un temps le moyen ambulatoire de tenir le coup à la barre du navire.

Je n'avais plus besoin de cogner à la porte pour qu'Alby comprenne quand j'avais atteint la limite au delà de laquelle une hospitalisation s'imposait. Quand je le sollicitai une dernière fois en 1992, il parût gêné aux entournures. Non pas qu'il eût perdu de sa compétence, mais il n'était plus le chef de service: il bénéficiait de la position de consultant, apparemment sans beaucoup de congruence avec son successeur. Pour la dernière fois, les perfusions d'anafranil firent leur effet, mais un infirmier maladroit - il en existe, *nobody's perfect*, il était gentil, je lui pardonne volontiers – massacra quelque peu mon système veineux. Quelques thromboses se développèrent au niveau du système cave supérieur qui me vaudront des varices sur les épaules. L'une des infirmières me demanda si j'accepterais de participer à des réunions anonymes pour aider d'autres malades aux défenses moins élaborées que les miennes; je déclinai l'offre au nom de la nécessité de préserver

l'essentiel de la confidentialité de mon dossier médical. Danon-Boileau m'avait rassuré quant à l'étanchéité du service d'Alby vis-à-vis des indiscretions²⁵⁶ .

La sauvegarde d'une réputation à Paris tient dans l'immensité de la ville. Le cloisonnement des multiples sous-ensembles nets ou flous peut boucler deux unités d'un service l'une par rapport à l'autre, jusqu'à un arrondissement, une rive de la Seine ou une banlieue, mais paradoxalement, la transversalité joue au niveau d'électrons plus ou moins libres. Peut ainsi se faire un travail de petite souris véhiculant des brèves de comptoir. Cela ne me gênera jamais vraiment, mais il ne fallait pas donner prise à l'officialisation d'un état pathologique précis. Le non-dit est nécessaire et suffisant pour bloquer l'expansion de la rumeur, mais elle saura ressurgir si la stratégie des DRH²⁵⁷ a besoin de bas arguments tactiques pour descendre un promu. Ils ne veulent pas savoir, alors la question ne sera pas posée²⁵⁸ . Et même si elle l'est, Monica ne fera rien pour empêcher Bill de fumer sa pipe vénéneuse.

Depuis toujours, hormis les consultations au cabinet de Jean Bergès quand j'étais externe, j'avais tenu à prendre en charge PERSONNELLEMENT tous les frais financiers de mes soins psychiatriques, sans passer par la couverture sociale légale. Que l'on ne s'en offusque pas. Je voulais être traité comme un homme «normal», pas comme un confrère ou un collègue. Je voulais conserver ma liberté de penser et de choix. Tous les thérapeutes qui me suivront tout au long de cinquante années de dérive douloureuses de l'humeur, ont su que mes préoccupations principales auront été la garantie de la qualité des soins que je délivrerai aux malades et ma rectitude face aux responsabilités collectives²⁵⁹ .

Je consultai un psychanalyste que m'avait recommandé Bergès, un

éphémère à qui je commettrai l'injure de confier que j'avais besoin d'un soigneur. Il me knock-outera en me balançant, acide et excédé, un énigmatiquement haineux «*Bon, vous êtes un homme de gauche!*» en me demandant cinq cent francs Giscard. Il eut son utilité. Je les payerai dorénavant pour avoir le droit de les emmerder (sic), ces psychiatres réticents mais indispensables, quand j'estimerai que j'en aurais besoin. Je lis aujourd'hui dans la presse qu'il est devenu classique de demander l'aide d'un coach pour se sortir d'histoires qui ne doivent rien à la psychiatrie lourde mais sont essentielles pour empêcher d'y sombrer en cas de pépin.

J'y sacrifierai sans rémission, et mon propre confort personnel, ce qui ne sera jamais qu'un moindre mal - oh! le masochiste! -, et - je suis bien conscient que ce sera plus grave - celui de ma famille proche que je n'épargnerai pas - ouh! le sadique! L'invincible armada radiologique que j'avais eu le bonheur de pouvoir constituer en vingt ans me protégea autant qu'elle le pût de ce que j'appelle LE SYNDROME DU CAPITAINE QUEEG, le héros paranoïaque de S.O.S. CAINE, magistralement interprété par Humphrey Bogart. «*On ne va pas à Necker quand on n'est pas paranoïaque... Eh! Connard!*» entendrai-je dire un jour de grande déprime dans la bouche d'un collègue, confident avisé et sans illusion sur le monde. Le système fonctionnera jusqu'en 1996. Après, je ne sais pas ce qui sera le plus sado-maso. Le système qui démolira mon œuvre? La dérive hurlante que j'adopterai pour y résister? Comme souvent, on cogne plus volontiers sur ses amis et on donne des verges pour se faire battre par les autres qui n'en demandent pas tant. Que ne prirent-elles pas, au cœur du psyché, «mes femmes», si douces et si aimantes, si battantes aussi? Pas de brutalités physiques bien entendu, mais combien de désillusions, de renoncements, d'émotions piétinées, de défenses inutilement plaidées pour des causes perdues d'avance du fait de mon orgueil irrédentiste? Les hommes, sauf exception, ne reçurent rien qu'ils ne méritaient: mon refus de la rancune et la liberté d'agir librement, sans moi devant eux, sans coups de pied aux fesses derrière non plus.

VOUS DITES, PROZAC ?

Ma convalescence après la colectomie gauche de 1996 se passera mal. Une langueur inhabituelle se prolongea bien au delà des fêtes de fin d'année, faisant évoquer des diagnostics aussi sévères qu'une hypothyroïdie, voire un début de maladie d'Alzheimer, une forme précoce comme celle qu'on décrit chez l'acteur Maurice Ronet ou Rita Hayworth. Je dormais dix-huit heures par jour, j'étais constamment gelé, je ne parvenais plus à gérer toutes mes affaires. Je me domiciliai pendant un mois dans une chambre du service d'Endocrinologie et des Maladies de la Reproduction de Frédérique Kuttenn à Necker²⁶⁰, tout près de mon bureau. Le bilan biologique ne révéla rien d'organique. Pour éviter un drame équivalent à celui de Montbazou et alors que je butais sur le congrès SFAUMB'97, je finis par me mettre moi-même au Prozac. L'effet rapidement désinhibiteur de cette drogue me permit en mai 1997 de conduire Jean-Michel Corréas en Asie. Je voulais l'introniser à mes lieux et place dans les institutions de recherche sur les produits de contraste qui avaient besoin de sang neuf. Nous allâmes sans encombre au CMR de Kyoto, via Hong Kong. Il obtint un plein succès, grâce aux travaux effectués sur les microbulles à effets échogènes.

De même, je pus participer un mois plus tard à un symposium dédié à la molécule étudiée avec Sonus Pharmaceuticals qui intéressait de gros laboratoires, dont Abbott et Guerbet en France, en vue d'une commercialisation que j'appelais de tous mes vœux mais n'obtiendrai pas²⁶¹. J'étais donc une fois encore à Washington, D.C., dans un excellent hôtel de Georgetown, quand je démarrai un syndrome de surconsommation d'objets divers et variés. Je ne suis jamais aussi généreux que quand je suis fauché, mais il y avait là un désir irrépressible d'offrir des cadeaux de valeurs démesurées par rapport à la décence, gênant alors davantage les destinataires que les gratifiant.

Commença en juin une histoire délirante qui dura jusqu'en octobre, sans que j'en perde ma lucidité ni la mémoire un seul instant. Tous les évènements se succédèrent sans que je n'en oublie aucun, comme cela avait été également le cas en mai 68. A la différence, cette fois-ci, j'étais le seul protagoniste; l'environnement dans lesquels se déroulèrent les étapes de cette saga sera constamment le support de la réalité dans laquelle je serai le seul à vivre follement. Elle est trop riche et trop longue pour que je fasse plus qu'un résumé seulement destiné à éclairer le fond psychiatrique d'un parcours qui aurait pu me conduire à la prison ou la camisole de force à Buenos Aires. La baraka ne me quittera pas pendant cette épopée; il y a un dieu pour les excités, ou alors mon âge gardien fit bien son travail de garde du corps, laissant à celui de Lucifer le soin de le distraire par des expériences originales. J'en tirerai une nouvelle ou un court roman, si Dieu m'en laisse le temps plus tard. Je me contenterai ici d'en faire le résumé au passé simple.

Je passai six semaines dans le Finistère et retrouvai ma vitalité. Je me mis à photographier à tour de bras tout et tout le monde, le plus souvent sans résultats, mais parfois fort artistiquement. Je sillonnai le centre de la Bretagne au point de visiter à fond la ville de Carhaix, bien avant qu'on ne la connaisse par les VIEILLES CHARRUES. J'entrepris d'acheter l'exposition complète des toiles d'un excellent peintre toutes invendues, après un marchandage particulièrement avantageux pour nous deux. L'époque était marastique pour les artistes en général et je me comportais comme un mécène²⁶². J'écumai nombre de galeries et achetai de plus en plus d'œuvres d'artistes également sans renom. Je n'achetais pas pour spéculer, mais parce que je les aimais. Je les trouvais parées de grandes séductions aptes à me faire méditer sur des thèmes de plus en plus étendus aux espaces extragalactiques.

Je quittai la France fin août pour San Francisco où j'avais été invité par le très fidèle Bruce J Hillmann en tant qu'auditeur libre à un symposium exclusif sur l'économie de santé en radiologie. Pendant mon séjour à

l'hôtel Intercontinental, au sommet de Nob Hill, je passai une partie importante de mon temps libre à explorer Chinatown où je continuai ma vague d'achats et enrichis considérablement ma collection de photos dont certaines ont aujourd'hui valeur d'archives. Grâce à l'hospitalité de mes amis Mazzara à Palo Alto, j'étudiai les richesses de la Silicon Valley alors en décrépitude. J'initiai leur fils cadet aux ouvertures offertes par la University of California at Berkeley pour le détacher de l'obsédante Stanford University qui ne lui serait à l'évidence pas accessible. Détail qui a son importance, en conduisant la voiture, je découvris sur une chaîne de radio où ses chansons passaient en boucle, une étonnante jeune chanteuse de Seattle nommée Jewel qui m'envoûta. Sa voix était magnifique et les textes étaient manifestement poétiques, même à une oreille française. Je descendis en voiture le long de la côte Pacifique jusqu'à l'aéroport de Los Angeles que je gagnai d'extrême justesse, après des péripéties rocambolesques.

Je m'envolai pour Buenos Aires alourdi d'un gros excédent de bagages à main, aisément métabolisé dans la première classe du Boeing d'Aerolineas Argentinas presque déserte. J'avais tellement dépensé d'argent que mes cartes bancaires, Visa Premier à Lima et American Express Platinum à Ezeiza, furent bloquées, juste après que j'eusse tiré deux cent pesos²⁶³ 145 pour payer le taxi qui me conduisit à l'hôtel Hilton de Buenos Aires. Je retrouvai la délégation française dans le hall de l'hôtel pour participer au Congrès International WFAUMB'97. Je rencontrai mon ami Hassen Gharbi, un délégué tunisien influent, ce jour-là très triste. Nous nous embrassâmes distraitement, pressé qu'il était de me poser la première question qui lui brûlait les lèvres: «Sais-tu que Lady D est morte hier dans un accident d'auto à Paris?». Oui, je le savais depuis l'escale de Lima²⁶⁴ 146. Je ne l'aurais jamais crû aussi sentimental. Mes amis me permirent de vivre à leurs crochets pendant toute la semaine, avant de reprendre le 747 d'Air France pour Paris, avec mon billet heureusement payé avant mon départ pour San Francisco.

Non sans avoir acheté auparavant quelques toiles supplémentaires dans une galerie de l'Odéon et avoir été propriétaire de deux étages du nouvel immeuble haussmanien de la Cogedim à Issy-les-Moulineaux pendant trois semaines²⁶⁵ 147, je m'envolai pour Rabat afin de convaincre le Professeur Farida Imani de l'intérêt de présenter la candidature du Maroc à un congrès international de l'ISR. Dans l'avion du retour, je lus un numéro de LIBÉ annonçant un concert de Jewel, le soir même à la CIGALE. J'y emmenai ma femme incontinent. Plus tard, j'apprendrai qu'elle s'installera à San Diego et se serait convertie à la religion mormonne.

En France, il fallut se faire une raison, je m'étais endetté pour des sommes astronomiques dont le règlement sera l'objet de sept ans de discussions orageuses avec mon épouse et ma banquière. Nous nous étions mariés, trente-trois ans auparavant²⁶⁶, pour le meilleur et pour le pire. Le pire, elle le connut alors. Dieu me le pardonne, comme je le pardonne au Prozac qui disparaîtra dès lors à jamais de ma pharmacopée. Dois-je rappeler que j'ai exercé de 1978 à 2000 des fonctions de trésorier d'associations et de sociétés diverses, tant nationales qu'internationales? J'ai géré, avec une scrupuleuse honnêteté, les trésors qui me furent confiés. Aujourd'hui, on le sait maintenant, je ne connais toujours pas la valeur de l'argent, notamment du mien. On apprend avec la psychanalyse, paraît-il, le sens de la valeur de choses matérielles. Je n'ai pas d'opinion sur cette question, car je ne crois qu'au travail et surtout pas - ô folie sacrilège en cette époque d'économie de marché! - à la haute valeur morale des banques, non plus qu'à celle de la monnaie électronique qu'elles manipulent bien plus que Philippe le Bel l'écu d'or et John Law le billet de banque. Tel est le prolongement social de ma folie qui me classe dans la catégorie des surconsommateurs surendettés.

Après ce long épisode, je pris mes dispositions pour dégager ma vie professionnelle de l'absurdité meurtrière. Il me fallut un an et demi pour cela. Un an et demi de plus de douleur morale que plus rien d'autre

que la bouffe voire l'alcool auraient pu calmer, et encore! J'allais jusqu'à sérieusement envisager la grève de la faim dans un couloir en cul-de-sac de mon service. Je consultai mes assistants sur l'opportunité de mettre un terme à ma chefferie s'il la jugeait opportune, mais ils se récrièrent à cette idée saugrenue. «On ne change pas un capitaine de navire en pleine mer, arguera mon adjoint Joël Chabriais, un marin authentique qui refusait de me prendre pour le capitaine Queeg. Je passerai outre, lorsque je me rendis compte à la rentrée de 1998 que ma vie du second âge était achevée et qu'il fallait préparer le troisième, sans plus me carboniser dans un système ayant dépassé les bornes de l'absurdité. On devenait marxiste, tendance Groucho.

Je vais volontairement vous effarer. Un Professeur d'Université-Praticien des Hôpitaux chef de service internationalement connu d'un très grand service de radiologie peut devenir criminel par passion exacerbée du sage devenu fou. Il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que la mort vienne, distribuée par mes soins assassins en direction de quelques fumiers de sadiques destructeurs d'écoles sinon d'idoles, le Doyen de Necker²⁶⁷ en premier... Mais il n'y a que le premier accroc qui coûte, la suite aléatoire est sûrement plus facile à développer. Il m'aura fallu toute la sagesse des fous pour m'extraire de ce film gore au scénario encore original dont je n'ai pas écrit le script non plus que préservé l'exclusivité des droits d'auteurs.

En 1999, fidèle à une méthode qui consiste à aller jusqu'au bout d'un désespoir énergisant pour enfin se tirer la balle dans le pied qui stoppe l'avancée jusqu'à l'absolu dans la destruction, je quittai les responsabilités hospitalières et la médecine clinique pour remonter la pente, soigner mon diabète et préparer ma retraite à venir en 2003, pensais-je alors. Danon-Boileau m'orienta vers le docteur Annie Quéting, la première femme qui s'occupera de moi et dont je serai le dernier client. Elle me conseillera une hospitalisation d'urgence à l'hôpital de Bicêtre, et m'accompagnera chez Patrick Hardy qui allait succéder à son patron à la

tête du service de psychiatrie. Les tricycliques avaient épuisé leurs effets. De nombreuses molécules furent essayées sans grand succès. Le moteur était cassé. Je demandai à Hardy de me mettre sous lithium, une thérapeutique que j'espérais maintenant susceptible de me rendre moins insupportable envers mes proches. Le résultat ne sera pas à la hauteur des espérances, et la dégradation de nombreux organes corporels cibles du diabète nous conduisit à l'abandonner au bout de trois ans.

Après un bref séjour improductif à Saujon, j'entrai en 2003 dans un cycle qui ne pouvait plus échapper à la sismothérapie. J'y étais consentant puisque je n'avais plus aucune responsabilité médicale exigeant une totale lucidité. Je n'y croyais pas. J'eus tort. L'effet fut exceptionnellement positif. Les séances eurent lieu d'abord trois fois par semaine, toujours sous anesthésie générale. L'effet sur la thymie n'est pas spectaculaire et il faut beaucoup de force d'âme pour supporter la perte de la mémoire qui s'ensuit. Je savais que l'état d'amnésie n'est pas définitif, mais le doute ne manquera pas de s'installer pour bien plus longtemps que je ne l'imaginai dans les moins bons scénarii. Il me fallut toute l'année 2004 pour en sortir mais sous une perspective radieuse que conforte une cure d'entretien continu par la paroxétine, le déroxat, une molécule à la fois antidépressive, sans effet d'excitation secondaire, et active sur l'érotisation avec plus de bonheur que le viagra. Je réussis l'exploit de rendre cohérents et associés et les diabétologues et les psychiatres, trop longtemps cloisonnés dans leurs spécialités respectives. Pour des raisons autant éthiques que financières, j'avais pris ma retraite hospitalière en 2003, tout en conservant la fonction de professeur consultant à Paris V. Je fermai mon bureau de Necker et déménageai mes affaires durant le printemps 2004, après une première cure d'altitude à Briançon.

Clap de fin pour le docteur Jean-François Moreau, animal sorti du zoo de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris, mais pas pour le Professeur encore appointé par l'Université Paris V René Descartes pour quelques mois que je passe à coordonner le DIU d'Imagerie

Mammaire et à essayer de lancer un diplôme d'Imagerie de la Femme, encore mal vu de la discipline et méconnu actuellement des étudiants, à l'exception notable d'un Malien.

A TOI, VIEUX, POUR UNE ÉPIPHANIE?

AUJOURD'HUI, UNE NOUVELLE VIE S'OUVRE QUI NE MET PLUS EN CAUSE LA QUALITÉ DES SOINS À MES MALADES NI EN PÉRIL LA CARRIÈRE DE MES ÉLÈVES.

PENDANT CINQUANTE ANS, JE ME SERAI COUCHÉ CHAQUE SOIR EN ME POSANT L'ULTIME QUESTION DE SAVOIR DANS QUEL ÉTAT JE SERAIS LE LENDEMAIN POUR ASSUMER MES RESPONSABILITÉS.

LA VIE JE LA VAINCRAI TOUJOURS COMME LUCIDE, JE LE FUS TOUJOURS JUSQU'À MAINTENANT.

DÉMENT, LE SERAI-JE DEMAIN SI JE NE LE SUIS PAS AUJOURD'HUI? QUE LA MORT VIENNE VITE L'ABRÉGER ALORS, JE NE LA CRAINS PAS, JE NE L'AIDERAI PAS DAVANTAGE À MANIER SA FAUX, QU'ELLE SE DÉBROUILLE À SA FAÇON.

PRÉLUDE À L'AURORE D'UN VIEUX FAUVE

Nous n'avions pas fini de nous parler d'amour

Nous n'avions pas fini de fumer nos Gitanes...

Jean Genet²⁶⁸

Vous avez tout lu. Vous allez déjeuner chez Lucullus et banqueter chez Platon. Le DE SENECTUTE de Cicéron pas plus que l'ENFANCE D'UN CHEF de Jean-Paul Sartre n'ont de secrets pour vous. Vous avez dégusté les Sages de l'Antiquité gréco-romaine, Lao-Tseu et Saint Thomas d'Aquin, Paracelse et Averroès, la Bagavad Gîta et les Tables de la Loi, Montaigne et la Boétie, Jonathan Swift et Mark Twain, L'ENFER de Dante et LE DISCOURS DE LA MÉTHODE, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, Emile Zola et Dostoïevski, DAS KAPITAL et LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, les CONTES DES MILLE ET UNE NUITS selon Mardrus et la Comtesse de Ségur, Herbert Marcuse et Kontratieff, AUTANT EN EMPORTE LE VENT et 1984, Auguste Comte et Arthur Comte-Sponville, Philippe Sollers et Paul-Lou Sulitzer, Spinoza et Antonio Damasio²⁶⁹ 149.

Vous vous offrez le luxe de feuilleter de temps en temps quelques phrases de Marcel Proust, et vous lisez dans le texte Machiavel et Clausewitz, Sigmund Freud et Jacques Lacan, Umberto Ecco et Pablo Neruda. L'IMMORALISTE, LE SAVANT COSINUS, LE HASARD ET LA NÉCESSITÉ sont sur votre table de chevet, avec le dernier LARGO WINCH et le DA VINCI CODE... Vous savez faire l'éloge de la Folie et la critique de la Raison Pure... Vous avez tout lu et vous savez tout de la vérité sur Bébé Donge, le crime de Sylvestre Bonnard, le voyage au bout de la Nuit, l'énigme du Masque de fer, le fantôme de l'Opéra, le scandale de

Panama, le Triangle des Bermudes et le secret de la Licorne...

Vous savez, vous, vous situer entre la folie des sages et la sagesse des fous. Vous savez, vous, où vous allez aller et vous y allez gaiement. Immortel éthéré en sursis parmi les mortels, ou mortel osseux et charnu au seuil de l'immortalité gravée sur une pierre tombale, selon que vous croyez au ciel ou que vous n'y croyez pas...

Je n'ai pas lu tous les livres²⁷⁰ et je voudrais bien savoir si ma chair sera gaie longtemps, moi qui m'enfoncé dans le troisième âge avec des états morbides dont il me faut m'accommoder. Je vais faire mon maximum pour qu'elle se dégrade le plus lentement possible, mais je sais déjà que je ne parviendrai pas à faire tout mon impossible. Je ne fume plus, je bois de moins en moins d'alcool et mieux en qualité, je ne mange plus de chocolat, je ne sale plus mes aliments, je n'épice plus à l'excès les mets les moins goûteux.

Je ne voyage plus à Petaouchnoque et je suppose que je ne reverrai plus, John Amberg et Lee Talner à San Diego, mes amis Meaney en Floride, mes copines Lilian Leong à Hong Kong ou Farida Imani à Rabat, mon copain Geoffrey Benness à Sydney, ma petite Rose-Marie à Buenos Aires... Je risque de ne jamais connaître ni Syracuse ni l'île de Pâques et je ne retournerai pas à Kairouan.

Je serai passé quatre fois au dessus des chutes de l'Iguazu, sept fois près de Macao, l'enfer du jeu, sans m'y arrêter ni le regretter davantage. Je marche chaque jour de plus en plus longtemps et continue de monter systématiquement tous les escaliers que j'emprunte sans recourir ni aux ascenseurs ni aux tapis roulants. Je ne lutte plus contre le sommeil quand il m'habite et je me laisse aller au farniente quand il s'impose à mes sens fatigués. Je me ressourcerai à Briançon tant que la

Sécurité Sociale voudra bien m'aider à assumer des séjours intensivement actifs de moins en moins longs pour perdre en quinze jours les sept kilos au dessus de mon poids de forme fixé à quatre-vingt-sept, tout en normalisant ma glycémie et mon hémoglobine glyquée.

Je continuerai de m'occuper de plus en plus de mes proches, de mes amis, de mes voisins, des gens ordinaires et extraordinaires que je rencontre sur rendez-vous ou que je drague, par hasard, dans la rue ou dans les établissements de soins hospitaliers que je fréquente maintenant par nécessité.

Je m'investis de plus en plus dans le maniement des arts graphiques sur la Rolls informatique que je me suis payée au dernier Apple Expo, après m'être formé laborieusement chez IPECI, juste avant sa regrettable fermeture, et je réalise mes affiches comme un bon ouvrier. Déjà, je suis submergé par le flux massif voire excessif de photographies numériques magnifiques de tout et de n'importe quoi sur mon Nikon D70, que j'arrive à magnifier sur mes logiciels de la Creative Suite Adobe, mon G5 biproc et son écran de trente pouces qui me bouffe les yeux tous les jours un peu plus. Je sais déjà que je vais pouvoir fabriquer, moi-même ou avec l'aide de quelques happy fews, mes livres, mes cédéroms, mes dévédés, mon site web, mon blogue, et même ma musique, grâce à l'équipement de disc-jockey que je me suis offert pour écrire en premier ma messe d'enterrement, le concert dont je gratifierai les oreilles de ceux qui m'accompagneront jusqu'à l'église Notre-Dame des Champs, avant de poursuivre au cimetière Montparnasse. Je vais approfondir encore davantage mes travaux historiques en médecine et creuser le puits familial, mal sondé jusque-là, qui me conduit jusqu'au Directoire et aux archives nationales tunisiennes.

J'ignore si mon investissement formel dans la démocratie locale ira bien loin au-delà de la défense de mon secteur au sein du Conseil de

Quartier Montparnasse-Raspail dont j'ai dessiné le logo, sans penser à déposer le brevet.

Je sais déjà que physiquement la vieillesse est un naufrage, car j'ai bien plus de projets que je ne pourrai jamais en exploiter. Je ne suis pas vraiment fatigué. Bien au contraire, je me sens seulement limité par mes pathologies organiques qui se rappellent à moi à chaque épidémie ou à chaque écart de régime. Mais j'ai juré de vivre jusqu'à encore au moins soixante-dix-sept ans, pour lire une dernière fois le CRABE AUX PINCES D'OR qui fut le premier album d'Hergé offert à la Noël 1945, à l'âge de sept ans bien sûr. Et pour aller jusqu'au bout du remboursement de mon dernier emprunt finançant un ultime investissement immobilier. Si ce bouquin a du succès, il sera peut-être le sponsor de ma cuisine conçue avec CESA en nous inspirant de Mondrian.

Je suis même en bonne voie pour achever la rédaction des documents réglant mes successions familiales et universitaires. Je vais attendre avec philosophie le moment heureux où j'apprendrai que mon fils va enfin s'accoupler avec une compagne de son choix, - pas du mien, ce serait déjà fait! - et me donner la petite-fille, avant le petit-fils, que je boue d'impatience de sentir sur mes genoux et enfin tirer sur ma barbe de Père Noël en friche.



by MM... 2010 - with Ficelle

ULCÈRE CÉRÉBRAL, QUI RONGE MES NEURONES

Irritant, excitant, depuis dix fois cinq ans.

Tu es mon compagnon. Je te hais constamment

Tu me tues, tu me brises et je t'aime pourtant

Je n'ai senti tes coups que quand j'ai eu vingt ans

Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance

Bourgeonnant sulfureux durant l'adolescence

Maintenant dépoli, induré, grisonnant.

Ulcère, je te hais. Pourtant je te vénère

Poison invertébré, insidieux, infiltrant

Aveuglement brutal, perfide anesthésiant

Je me suis labouré pour te donner l'aumône

Nous avons tous les deux vécu tant de misères

Que je ne sais qui maintenait l'autre en vie

Tu rétrécis ami, je sens que tu me quittes

Tu caresses en brûlant, tu baises en dévorant

Me rends-tu au plaisir? Quand je ne sais plus jouir.

Mais le vrai problème n'est pas là. Il est dans ce vieux copain démoniaque des mauvais jours, cet ULCÈRE CÉRÉBRAL qui m'a dicté sa loi cyclique durant toute ma vie d'homme, depuis le stade de

l'adolescence prolongée jusqu'à aujourd'hui. Continuera-t-il de m'excéder ou, au contraire, a-t-il fini son travail de tenancier du purgatoire sur terre? Saurai-je alors me passer de cet accélérateur de catastrophes et de ce frein à l'expression du bon et du bien?

Peut-on vivre en prenant son mal en patience et le temps de ne plus se faire de mal à se faire du bien, comme le dit si gentiment cette friponne angélique de Paulette Dubost, que j'aurais tant aimé avoir pour voisine quand j'avais quinze ans? Je fais tout pour ce que soit ainsi que mon futur vers le quatrième âge se déroule sans aucune envie profonde de l'atteindre. Mais qu'y puis-je si l'on n'avance pas dans la solution de ce dilemme par la science dont je pressens bien qu'elle va être le moyen de la fusion de la physique et la métaphysique, l'astronomie et l'astrologie, le psychique et le métapsychique?

Etre ou ne pas être ressuscité des morts sous une enveloppe charnelle comme dans les Evangiles, comme un séquoia plutôt qu'un géranium chez les bouddhistes? Ou transmuté vers une nouvelle forme corpusculaire plus ou moins ondulatoire à orbite intersidérale comme je le crois, capable de sortir de la géométrie d'Euclide pour adopter celle de Lobatchevski qui feront se croiser quelque part toutes les vies parallèles qui n'ont jamais pu converger vers moi harmonieusement sur terre, comme je viens de le lire dans LE MONDE à la recherche d'une nouvelle astrophysique débarrassée d'Einstein?

«*Votre cartésianisme nous gêne!*» me confiera un grand savant néo-américain d'origine coréenne.

LE BONHEUR DES TRISTES²⁷¹ ? Luc Dietrich écrit : «*Je lus LE DISCOURS DE LA MÉTHODE et songai que Descartes devait être une crapule de mon genre et qu'à force de vivre seul dans son poêle ou dans la*

cohue des hommes, il avait fini par concevoir tant de doute sur son existence qu'il éprouvait le besoin de la justifier en pensant. » Thérèse Planiol m'a lancé cet été sur les traces du neurologue Antonio Damasio qui axe ses dernières œuvres philosophiques sur une controverse Descartes-Spinoza que j'aimerais pouvoir analyser en profondeur avant de me jeter dans les dossiers de violence urbaine. En fait j'ai réussi à aller à San Diego en septembre dernier et j'ai pu jeter les bases d'une réunion scientifique invitant , sans succès jusqu'à présent, à dire le vrai, le groupe gravitant autour des Universités de San Diego et de Southern California et du Salk Institute de La Jolla. J'ai même réussi à initier une correspondance électronique avec le Prix Nobel de médecine américain d'origine française, Roger Guillemin, pour qu'il contribue à m'élever l'esprit en acceptant de critiquer mes écrits.

On le voit, j'appartiens à ceux qui croient au ciel sidéral et je me réjouis de pouvoir sélectionner, sans a priori, ceux et surtout celles qui y croient ou n'y croient pas et que je pourrai enfin chérir en toute impunité, bien loin des effets néfastes des péchés capitaux enfin réhabilités sans colère, sans avarice, dans l'autre monde, celui des extra-terrestres. Saurai-je vivre sans cet ulcère cérébral, cause ou conséquence de mes heurs et malheurs, sel et poivre de l'existence humaine que je quitterai sans regret à l'heure dernière qui se présentera à moi, sans la hâter ni la différer? L'enfer, c'est les autres, démontrait Jean-Paul Sartre en se fondant sur l'éternalisation claustrophobe du ménage à trois mis en boîte à huis-clos, un homme que l'ulcère cérébral rongea toute sa vie de mâle mortel amateur de petites morts à défaut de la grande unique en son genre; je m'en irai lui faire visite quand je reposerais dans notre cimetière Montparnasse, histoire de voir si Simone de Beauvoir était si complaisante que ça quand tous les hommes et son castor étaient mortels.

Le ciel pour moi, ce sont les uns, ceux que l'on choisira dans une liberté incommensurable au sein d'une foultitude d'infinis indéfiniment

renouvelés. A l'instar de Satan, version Lubitsch, Saint Pierre saura bien expédier en enfer les autres, saints faux-culs que je ne saurais voir, seins tartuffes que je ne saurais nitoucher.

Suis-je dans le vrai? Je ne sais pas car je ne sais toujours pas où je vais, mais je vais m'efforcer à m'en foutre. A chaque âge, son ESSAI de Montaigne: j'ai épuisé les vertus du stoïcisme adolescent et mon scepticisme n'a pas fait place au désintéret sicilien - qu'en pensez-vous, légiste Roger Vaillant²⁷²? Je vais m'attacher à vivre mon troisième âge dans l'esprit du troisième tome, vieux pourceau d'Épicure que je suis et surtout veuille « estre »... jusqu'au Jugement Dernier...

ULCÈRE CÉRÉBRAL QUI RONGE MES NEURONES²⁷³

Nous avons labouré pour nous faire l'aumône.

Brûlant en caressant, dévorant en baisant

Nous sommes compagnons depuis cinq fois dix ans.

Cratère rouge et propre au sortir des urgences

Bourgeonnant sulfureux jusqu'à la sénescence,

Ulcère, je te hais. Pourtant je te vénère

Nous avons tous les deux vécu tant de misères.

Poison invertébré, insidieux, infiltrant

Aveuglement brutal, perfide anesthésiant

Tu m'as trouvé toujours,

Je t'ai cherché souvent,

Délectable terreur, insupportable amour.

Maintenant dépoli, induré grisonnant

Cicatrice fossile,

Carburant impuissant

JE SENS QUE TU ME QUITTES

ET QUE TU VAS MOURIR

ME RENDANT AUX PLAISIRS

DONT JE VEUX

AUJOURD'HUI...

AUJOURD'JOUR !

Remerciements

Jean-François Moreau exprime sa reconnaissance à ceux et celles qui ont accepté de lire ce manuscrit en totalité ou quelques pages les concernant d'un œil attentif et d'un esprit sans complaisance, dont :

Dr Thémouraz Abdoucheli, *in memoriam* - Dr John R Amberg - Michelle Bouloux, née Magneron - Maryvonne Bouraoui - Dr Anne Calfon - Dominique Carré - Dr Anne Clavier – Gilles Cohen-Solal - Dr Jean-Michel Corréas - Dr Henri Danon-Boileau, *in memoriam* - Bernard de Fallois - Pr Jacques Frija - Christophe Galent - Dr Jacques Gillet, *in memoriam* - Dr Michel Guerbet - Pr Roger Guillemin - Dr Laure Hagiage - Pr Patrick Hardy - Jean-Marie Huguenin, *in memoriam* - Dr Thierry Husson, *in memoriam* - Dr Cyrille Koupernik, *in memoriam* - Pr Frédérique Kuttent - Nicole Laborie - Odette Lucas-Guillaume, *in memoriam* - Bernard Magneron - Marie-France Moreau - Michèle Moreau, née Guillaume - Thierry Moreau - Pr. Denys Pellerin - Dr Andrée Piékariski - Pr Thérèse Planiol, *in memoriam* - Dr Gasparino Ramella - Armelle Tiercelin - Béatrice Windsor

et les remercie avec chaleur et gratitude.

Sans mettre de pression et souvent à leur insu, ils et elles ont su insuffler l'énergie nécessaire pour aboutir à mettre le point final qui soulage l'auteur, beaucoup moins souvent soulevé d'enthousiasme par ses écrits que tavelé par le doute et l'incertitude. Ils et elles ont apporté nombre de précisions et de rectifications sur la pertinence et l'exactitude de la relation des faits et gestes rapportés dans cet ouvrage.

Les éditeurs qui refuseront de le publier sans commentaires auront droit à

mon mépris²⁷⁴, l'élú inspiré sera porté aux nues...

Paris, le 25 décembre 2005.

ICONOGRAPHIE

L'iconographie a été ajoutée par mes soins en avril 2015. L'auteur est le seul propriétaire des images reproduites dans cet ouvrage. Aucune ne peut être copiée et/ou reproduite sans son accord formel jf@jfma.fr

FIN PROVISOIRE CAR CE VOLUME EST SUIVI D'UNE POST-FACE INTRODUISANT UNE SECONDE EDITION TOTALEMENT ORIGINALE :

« L'ULCÈRE CÉRÉBRAL'2015 : 10 ANS APRÈS. »

POSTFACE : LA FAÇADE ET L'AM[I]AMTE

Ces lignes inspirent, dès aujourd'hui²⁷⁵ le début de la préface de L'Ulcère Cérébral : 10 ans après ou mes hypothèses de vie et de mort au Quatrième Âge à rédiger en 2015 pour être publié chez Librinova.com

La rédaction de ce texte a été motivée par l'association fortuitement concomitante de [l'affaire du pilote de l'Airbus 320 de la Germanwing](#) et de la découverte d'amiante – malgré une première expertise négative - dans les murs de la maison de la banlieue de Lille que nous nous apprêtons, ma femme et moi, à habiter à partir de l'été 2015.

Cet article oriente ma réflexion sur la façade sociale que tout humain, psycho-névrotique ou non - y en a-t-il d'ailleurs jamais eu aucun ? - doit adopter pour survivre en tant que vertébré supérieur dans un monde plus volontiers darwinien que béatement lamarckien. *Homo hominⁱ lupus est*, l'homme est un loup pour l'homme, on le sait depuis Plaute, plus qu'un Dieu bienveillant à la Sénèque qui n'a toutefois pas écrit textuellement « *Homo homini Deus est... si suum officium sciat* ».

L'affaire du pilote psychotique de l'Airbus de la Germanwing

et la référence au témoignage de son ancienne girlfriend posent des problèmes qui rejoignent ma propre actualité :

1. le *DEBET* - devoir plutôt que dette, au sens moral du terme - du profil éducatif allemand traditionnel qui pousse à la mélancolie, dite aujourd'hui bipolaire.

2. Le rejet de tous les pouvoirs, politiques notamment, mais aussi médicaux et, globalement, la World Company libérale, de la définition officielle de la SANTE selon l'OMS (1948) : état de bien-être physique MENTAL et SOCIAL, ce dernier sinon les deux étant devenus des sujets tabous totalement détachés du marché de la médecine officielle.

3. La découverte de la présence d'amiante dans tout l'immeuble que mon fils veut acheter à Lille alors qu'une première expertise bidon l'avait exclue !

« *Entre la folie des sages et la sagesse des fous* », taclait déjà Alain Peyrefitte dans son livre « *Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera* ». On prétend que 20 pour cent de l'humanité planétaire vit en état de « dépression », que la France est la championne du monde de la consommation de drogues neurotropes disponibles dans la pharmacie officielle, que les médecins se suicident deux fois plus souvent que la population générale. Un psychanalyste de mes amis, le regretté Thémouraz Abdoucheli, m'avait confié en 1976 que les médecins de l'hôpital public étaient plus souvent déprimés que ceux du secteur « libéral » ; le *burn-out* était alors inconnu.

J'ai osé évoquer le risque de suicide et de maladie mentale dans l'histoire de ma vie personnelle²⁷⁶ dans un opuscule dont nul éditeur n'a accepté la publication, il y a dix ans. Vers l'âge

de vingt ans j'avouai à mon père, médecin de campagne réputé excellent, que j'étais sujet à des pulsions suicidaires pour la première fois de ma vie, il me répondit que je ne pouvais pas savoir combien de fois cela se répéterait jusqu'à sa fin. Je viens de publier une nouvelle réflexion sur ce problème de la mort subite à l'occasion du décès de mon jeune collègue, [Guy Sebag](#).

Le « pouvoir » en place en ayant décidé ainsi, la formation généraliste des médecins à l'université française, cartésienne à fond, n'intéresse qu'aux sciences dures régissant l'anatomophysiologie de corps humain, saucissonnant les systèmes en spécialités, elles-mêmes sous-spécialisées, plus étanches que la plus fermée des monades leibnitziennes. C'est un Portugais émigré aux USA, Enrico Damasio qui, reprenant les thèses de Spinoza et en les couplant au cartésianisme, redonne une grande vigueur à la recherche neuroscientifique de la Santé sociale et du comportement, domaine très exploré notamment au Canada. Les jumeaux Google, eux, vivent dans le transhumanisme alors que nombre d'individus mal quantifiés succombent aux charmes du créationnisme, notamment les fous de Dieu salafistes musulmans qui n'en n'ont toutefois pas le monopole.

Le gouvernement français n'est pas pressé de valider l'explication du crash de l'Airbus 230 sur les monts des Hauts-de-Provence par la seule pathologie neuropsychiatrique affectant le co-pilote. Quand on sait que Churchill, Sir Winston, héros du XXe siècle, était maniaco-dépressif, que Charles de Gaulle vécut dans la surpuissance revitalisante de la dépression suicidaire pendant tout le temps de son exil londonien à la tête de la France Libre, qu'Eltsine était un alcoolique invétéré en état d'ivresse permanente, comment s'y retrouver si on exige du pouvoir d'être

des statues mi-marbre, mi-bronze ? Vingt pour cent des députés, des ministres, des hauts-fonctionnaires, des militaires, des professionnels de la santé, etc..., seraient-ils/elles déprimés et astreints à la révolution Prozac? Aurait-ce été le cas de nos meilleurs assassins meurtriers que furent les généraux Nivelles et Gamelin pendant les guerres mondiales du XXe siècle ? Ils peuvent être jugés incroyablement incompetents mais pas suspects d'être « fous » comme le fut Deschanel, président de la République élu contre Clemenceau.

On en vient alors à la façade qu'il faut orner pour figurer au mieux sur l'un des barreaux de l'échelle sociale aujourd'hui virtualisée sur la « toile », dans une société communautarisée et individualiste, nulle part confortable, que l'espace soit immense comme le Middle-West ou rétréci comme la vallée du Nil. Je raconte volontiers maintenant comment j'ai réagi un soir dramatique de ma vie professionnelle quand je me suis trouvé devant trois hypothèses : me suicider avant ou après être devenu un serial-killer ou fuir par la « démission » de ses fonctions. « ***Tu ne tueras pas*** », c'est un impératif depuis Moïse et c'est un oukase de la loi du Serment d'Hippocrate qui s'impose aux médecins. La chrétienté refuse la loi du talion mais la dissociation entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel est bien difficile à gérer, même au pays dont la devise est « ***In God we trust*** » ou quand la couronne britannique est le chef de l'église anglicane depuis Henry VIII !

Malraux l'avait bien prédit : « ***Le XXIe siècle sera spirituel ou ne sera pas*** » - il n'a jamais dit religieux. Je souscris à la subtile conception religieuse d'Ormesson : « ***Je suis un catholique agnostique*** ». Œcuméniste dans l'âme, je suis très admiratif des Ba'haïstes dont le silence m'étonne et m'effraie alors que

commence la Troisième Guerre Mondiale au Proche et Moyen-Orient. C'est le combat entre les « Inch'Allah » et les « Impénétrables voies du Seigneur ». C'est le drame conflictuel du spirituel face à la génétique et aux neurosciences. Il ne sera réglé que par les « forces de l'esprit » qu'affronteront positivement ou négativement les conquérants de l'espace, à mon sens pas plus tard que le milieu du premier siècle du Troisième Millénaire. Mais qui en définira la morale ? Star Trek ou Star War, on ne sait avant ou après MadMax-2, mais il faudra réhabiliter le contenu métaphysique de la triade « **Santé physique, mentale et sociale**²⁷⁷ » et comment on définit les rapports entre la compétence fonctionnelle et l'immoralité des violeurs du droit. D'où le titre : « **DE LA FAÇADE ET L'AMI(A)NTE** » ! Parce qu'on a envie de tuer les malhonnête et qu'on ne décapite plus les assassins ni les criminels... Pauvres médecins du travail... qui auraient oublié de lire Henri Laborit "Éloge de la fuite" dont Resnais a tiré le fabuleux "Mon oncle d'Amérique" ! D'où ma définition de la compétence pour une fonction et une tâche données, dont on doit acquérir puis connaître honnêtement sa base autocritique, et la faire reconnaître par les autres, moins dans son pays natal qu'à l'étranger, notamment de culture anglo-saxonne, rarement complaisante envers les Latins en général, les Français (arrogants) en particulier.

« *France, mère des arts, des armes et de la loi* », versifia Joachim du Bellay, dont il faut mettre la poésie au niveau de la prose des Rabelais, des Montaigne et des Montesquieu. Comment procéder à la réflexion universelle de la spiritualité au service de la santé de l'humanité et de sa planète entière faite de matière vivante ou inerte ? Confucius, LaoTseu, le premier Bouddha

Gutama et Hippocrate sont quasiment contemporains, nés qu'ils furent à l'horizon du Ve siècle avant Jésus-Christ, dit de Périclès auquel notre civilisation, une fois christianisée puis rationalisée²⁷⁸, se réfère encore aujourd'hui, mais avec un scepticisme croissant quand il faut faire face à l'irrationalité. Deux prix Nobel de la Paix français doivent être remis à l'honneur car ils sont à l'origine de la rédaction de la Charte de la Société des Nations - Léon Bourgeois (1920) - puis de l'Organisation des Nations Unies - René Cassin (1968) - dont ils ont présidé les groupes de travail internationaux²⁷⁹. En France, il y a l'Unesco, en Suisse, l'OMS, qui ne communiquent pratiquement jamais. On a vu le désarroi du monde international lors de l'épidémie en cours de fièvre Ébola dans l'Afrique de l'Ouest. Crise combinant la médecine, la biologie et la culture dans une zone où deux langues internationales dominant, le français et l'anglais, et les langues vernaculaires sont diverses et variées parlées sans respect des frontières artificielles créés par les Européens au XIXe siècle.

Pour redéfinir une nouvelle charte universelle de la Santé à partir des fondamentaux de 1948, il faut lui adjoindre la Culture. A ce titre, je promeus la transformation de l'Hôtel-Dieu de Paris en Temple Universel de la Santé et de la Culture.



**Jean-François
MOREAU**

**DE L'ULCÈRE
CÉRÉBRAL**

**essai roboratif
sur mes hypothèses
de vie et de mort
à mon troisième âge
et celui des autres!**

**BIENTÔT À PARAÎTRE : « 10 ANS APRÈS ! »
QUID EN 2015... VERS LE IV^e ÂGE ?**